Conférence des évêques de France

Interventions théologiques aux Rencontres nationales des délégués diocésains à la solidarité

I. La solidarité
un rendez-vous incontournable 5 Octobre 2005

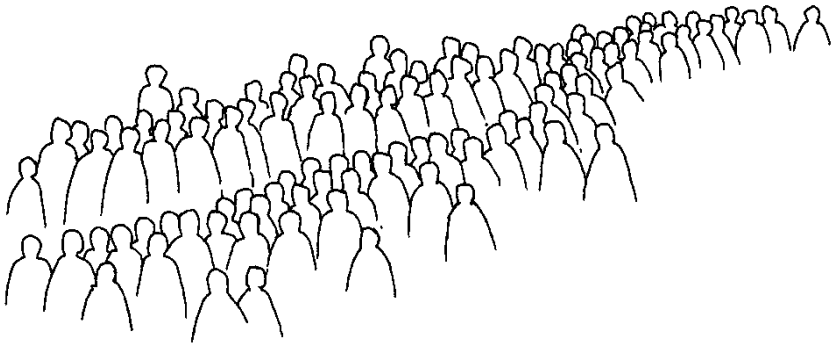
II. Diaconie: Fondements bibliques,
historiques et actuels 14 Octobre 2008

III. Diaconie :
Repères théologiques 18 Octobre 2010

Conseil pour la solidarité

58 Avenue de Breteuil 75007 PARIS ☎ 01 72 36 68 22

secretariat.kerhuel@cef.fr



~I~

La solidarité
Un rendez-vous incontournable

5 Octobre 2005

Un rendez-vous crucial pour les communautés chrétiennes

Etienne Grieu, s.j., Centre Sèvres- Facultés jésuites de Paris

On m'a demandé d'apporter une contribution pour une réflexion théologique sur ce qui se joue dans l'engagement solidaire. Autrement dit, quel est le rapport entre solidarité et don de Dieu, on pourrait même dire, entre solidarité et vie divine. Excusez moi de faire un pareil raccourci ; mais il me semble qu'il faut poser la question ainsi, tout simplement parce que dans beaucoup de têtes de chrétiens, ce point n'est pas toujours très clair. Et puis, selon la façon dont on y répond, il se pourrait que cela donne lieu, sur le terrain, à des mises en œuvre différentes.

C'est donc la démarche que je vous propose. Elle comporte deux temps :

1- Poser la question : pourquoi ce souci de la solidarité ? Comment pouvons-nous en rendre compte dans la tradition qui est la nôtre ?

2- En fonction de la réponse à la première question : réfléchir sur les formes que cela peut prendre. Cela permettra de toucher directement le thème de la rencontre : « La solidarité dans le diocèse, c'est l'affaire de qui ? »

1- Pourquoi la solidarité ?

Voilà une question qui peut paraître un peu inutile : la solidarité, cela ne fait-il pas partie des réflexes élémentaires grâce auxquels nous nous reconnaissons humains ; n'est-ce pas tout simplement une composante de notre humanité ? Sans elle, ne perdons nous pas une part essentiel de ce qui nous fait humain ? Dès lors, la solidarité n'est-elle pas une nécessité pour nous, pour un vivre ensemble qui ne soit pas trop déshumanisé ? Dès lors, est-il vraiment nécessaire de se poser cette question « pourquoi la solidarité ? »

Malgré cela, je crois utile de se la poser et d'y répondre aussi à partir de notre propre tradition (chrétienne). Parce que ce qui nous semble à nous évident ne l'est peut-être pas pour tout le monde. Peut-être que le terme de « solidarité » évoque pour pas mal de gens, aujourd'hui, quelque chose de *fatigant* : quelque chose comme un devoir, qui vient se rajouter par dessus le marché, en plus de tout ce que nous avons déjà à faire. Cela, d'autant plus, que nous avons peut-être de plus en plus *conscience de nos fragilités* (je laisse de côté la question du pourquoi de cette conscience, qui en soi demanderait toute une réflexion). Nos références seraient plutôt proches des héros des films de

Woody Allen, pas toujours très assurés, remplis de questions et de problèmes, n'ayant pas beaucoup de liberté pour s'occuper des autres (cela donne lieu parfois à ce type de réflexion : « j'ai suffisamment de problèmes avec moi-même ; comment pouvoir en plus m'occuper de ceux des autres ?»).

Dans ce contexte, les promoteurs de la solidarité apparaissent parfois comme des gens admirables mais un peu exceptionnels. Comme ces grands héros d'autrefois, dont on a entendu conter les exploits, mais dont on se demande, finalement comment ils faisaient. Où trouvaient-ils cette énergie ? Je force sans doute le trait, mais il y a là quelque chose de vrai.

Voilà donc une première objection à la promotion de la solidarité. Il y en a une autre qui nous concerne plus directement, nous les catholiques : le nombre de ministres ordonnés, grosso modo, est en passe d'achever sa division par dix (là où ils étaient 10 après guerre, il n'y en aura bientôt plus qu'un). De quelque manière qu'on lise cela, il faut bien reconnaître que nous sommes devant une crise profonde, qui ne peut pas ne pas toucher les structures mêmes de l'Eglise. Dans l'immédiat, c'est un peu la panique, et comme tout groupe social en diminution, nous avons beaucoup moins d'énergie pour des initiatives nouvelles, nous sommes travaillés par une tendance à nous recentrer sur nos valeurs sûres, sur ce qui correspond à une demande claire de la part de ceux qui nous sont familiers. Cela voudrait dire, je crois, recentrage sur le religieux explicite et bien clair. Tout le reste, ce sont un peu comme ces succursales déficitaires dont la maison mère a tout intérêt à se débarrasser au plus vite si elle veut survivre.

Voilà donc l'avenir qui nous serait promis par une vision marketing de l'Eglise. Evidemment, dans ce contexte, la solidarité est un luxe qu'on ne peut plus se payer. On l'entend d'ailleurs parfois explicitement de la part de chrétiens : *qu'est-ce que nous allons faire dans le social ? Qu'est-ce que ça rapporte à l'Eglise* (en terme de nouveaux participants, d'énergies nouvelles, etc.) ? Nous savons bien que l'engagement social n'est pas le lieu pour faire du prosélytisme ; cela revient donc en gros, à une dépense d'énergie à perte. Alors, quel intérêt ? Il n'y a pas que du cynisme là dedans ; *cela traduit parfois tout simplement l'épuisement de chrétiens et de pasteurs* qui ne savent plus où donner de la tête. Et puis, je me demande si cela ne nous invite pas aussi à reformuler notre manière de rendre compte de ce choix de la solidarité. Je m'explique.

Pourquoi ce choix de prendre soin de ces liens de solidarité ? Il se pourrait que, spontanément, beaucoup de chrétiens qui y croient répondraient de la manière suivante : « je suis chrétien, cela me donne des valeurs, qui me poussent à prendre au sérieux la solidarité ». Dans ce schéma, il y a tout d'abord la foi, ensuite, dans un 2e temps (un fruit de la foi), des valeurs, et enfin, dans un 3e temps, l'engagement. C'est un *schéma en cascade*. L'engagement vient en bout de ligne ; en lui même il n'est *pas un lieu source pour la foi*, il en est simplement une conséquence, un lieu d'application. Si l'on fonctionne selon ce schéma, dans nos têtes, eh bien, *la solidarité restera un appendice à la vie de l'Eglise*, un lieu où l'on dépense de l'énergie sans en recevoir, bref, quelque chose de fatigant.

Voilà pourquoi il me semble qu'il nous faut reprendre cette question « pourquoi la solidarité ? ». Je le ferai en parlant d'abord, à un niveau anthropologique, puis dans un second temps, théologique.

A) Trois expériences cruciales

A un premier niveau (anthropologique), je propose de montrer en quoi, à travers le thème de la solidarité, nous touchons des questions élémentaires de notre humanité. C'est une manière de déployer un peu ce que j'affirmais au départ en résumé : si nous perdions la solidarité, nous cesserions d'être humains.

- *Se laisser toucher* (cf. « tu ne te déroberas pas » Deut 15)

Voici donc un premier type d'expérience élémentaire qui se rapporte à la solidarité. Celle-ci, en effet, commence souvent par un événement : nous sommes saisis aux entrailles par ce qui arrive à quelqu'un que l'on connaît, nous sommes touchés par un récit, par un visage, par un appel ; ou encore, nous sommes indignés, révoltés, face à des situations que nous trouvons inacceptables, et nous sentons que là, il se joue quelque chose de crucial : si l'on tolère des choses comme cela nous perdons quelque chose de nous-mêmes. Ce peut être aussi tout simplement le coup de cœur (téléthon, tsunami, tremblement de terre) : tout d'un coup, on se sent proche de personnes qui souffrent.

Dans le « se laisser toucher », finalement, que se passe-t-il ? Je fais l'expérience de n'être pas seul au monde, de découvrir des êtres dont je me sens proche, si proche que je suis affecté en moi-même de ce qui leur arrive. C'est comme un rappel : tu n'es pas enfermé en toi-même. Voilà une expérience précieuse dans une société très marquée par l'individualisme, où l'on nous répète que nous sommes responsables de nous-mêmes, chargés chacun de construire sa propre identité. Il se pourrait que cette émotion, ce compassionnel dont on peut facilement se moquer, constitue une sorte de mécanisme de défense contre l'isolement qui menace.

Quand on se laisse toucher, les portes de ces enfers sont tout à coup rouvertes, et chacun sent que c'est bon, que c'est vital : des passages vers les autres s'ouvrent, ce sont des passages vers la vie, la vraie vie. Voilà qui fait partie des expériences humaines élémentaires ; pas besoin d'être chrétien pour vivre cela ; mais quand on est chrétien, cela peut rappeler quelques souvenirs. Par exemple, Jésus remué au plus profond par la vision de la foule Mc 6,34, 8,2 et Mt 14,14 ; le verbe employé « esplankhnisthè » (littéralement : « pris aux entrailles ») se retrouve aussi lorsque des aveugles l'appellent à l'aide (Mt 20,34) ainsi que dans la parabole du bon samaritain « il fut ému de compassion » (Lc 10,33). Brusquement, je perçois que ce qui arrive à l'autre rejoint au plus profond ce que je suis. Voilà un premier trait pour caractériser la solidarité.

- ***Prendre soin des liens***

Cette première expérience ouvre des portes. Mais celles-ci sont sans cesse à rouvrir ; car les portes ont souvent tendance à se refermer, même quand on est très actif dans la solidarité. C'est alors qu'un deuxième type d'expérience peut venir prendre le relais : le souci des liens. Il s'agit ici, de l'établissement d'un certain type de rapports : on se connaît, on a fait un bout de route ensemble, désormais quelque chose nous relie que rien de peut effacer. Je ne peux pas faire comme s'il n'existait pas. Ces liens ont quelque chose de non révocable, de non conditionnel.

Le premier lieu où l'on apprend ce type de liens, c'est la famille : je suis fils ou fille de mes parents, et quoiqu'il arrive, ce lien demeure. Même s'il est nié, il est encore à l'œuvre. Mais nous avons d'autres occasions de bénéficier de ce type de liens : lorsque nous avons été aidés par des éducateurs, des amis, ou même des institutions. Le point commun entre ces différents acteurs, c'est qu'ils m'ont appelé à l'existence. Si nous tenons debout dans l'existence, c'est parce que nous y avons été appelés, et cela, non pas ponctuellement, mais pas des liens d'un certain type : non soumis à condition, non révocables en cas de mauvais résultats, bref, qui ont quelque chose de définitif (même si, bien sûr, ils peuvent avec profit s'accompagner de relations contractuelles). Bref, il s'agit des liens de confiance. Ces liens ne sont pas forcément visibles, ils ne sont pas là sans cesse à se faire entendre, à se rappeler à notre souvenir, ils sont discrets. Raison de plus, il me semble, pour ne pas les oublier.

Ces liens sont en effet très précieux ; ils comptent peut-être aujourd'hui parmi ceux qui sont le plus mis à l'épreuve. Dans notre ambiance culturelle, beaucoup de choses nous incitent à les oublier pour se concentrer uniquement sur des relations contractuelles qui peuvent s'interrompre à tout moment, et nous laisser seuls, avec cette impression de ne pouvoir compter que sur soi-même (cela dit, la question que ces liens portent est loin d'être éteinte, comme en témoigne par exemple

l'importance du thème de la filiation par exemple au cinéma). Si ces liens étaient négligés, cela pourrait être grave, car ce sont eux qui nous permettent de tenir debout dans l'existence. Sans eux, nous nous effondrons, nous sommes dans le vide (on parle alors de déliaison : les liens essentiels, ceux qui nous portent dans l'existence, font défaut). Négliger ces liens conduirait aussi à renoncer à donner la vie et à inscrire quelque chose de définitif dans l'histoire : car sans liens de ce type, rien ne naît, rien ne tient. Il n'y a plus que des éléments furtifs, qui s'assemblent et se défont aussi vite (dans la Bible on en parle comme de « la paille balayée par le vent »).

Ce que j'avance ici concernant ces liens ne vaut pas uniquement pour les rapports interpersonnels ; cela vaut aussi à l'échelle de la vie collective et ils peuvent être mis en œuvre aussi par des institutions (par exemple l'école, le système de sécurité sociale, les systèmes d'assurance, etc. à chaque fois il ne s'agit pas d'appartenance contre prestations : un enfant est inscrit à l'école quelque soit sa nationalité, ses résultats scolaires, les moyens financiers de sa famille, etc.).

Ces liens peuvent être vécus et investis de différentes manières ; chacun les habite avec son histoire ; on peut se bagarrer avec eux, les trouver étouffants, ou trop lâches, on peut éprouver la difficulté à en tisser de nouveaux, sentir la douleur de cassures qui les affectent. Bref, il n'y a pas qu'une seule manière de les vivre. Voilà qui invite aussi à écarter une vision idyllique de ces liens : ils sont en général très « chargés » et parfois lourds à porter. Mais en tout cas s'ils n'existaient pas, nous ne tiendrions pas debout trois jours. C'est pourquoi nous sommes appelés à les reconnaître, et à en prendre soin.

L'engagement solidaire consiste peut-être en grande partie à prendre conscience de l'importance de ces liens, et à décider d'en prendre soin, là où l'on est : les alimenter, les laisser se développer. Le caritatif, dans cette perspective, est beaucoup plus qu'une question de cœur ; c'est aussi une question d'engagement dans la durée et d'intelligence.

- ***Un dépouillement***

J'aborde maintenant le troisième trait que l'on peut associer à l'engagement solidaire : l'expérience du dépouillement. En effet, s'engager sur ce chemin peut amener jusqu'où nous ne pensions pas aller. Souvent dans notre imaginaire, il y a un héros qui sommeille. On aimerait bien triompher de quelque chose, d'un mal auquel on s'affronterait. Le mal, alors, est vu comme étant extérieur à soi. Or, dès que l'on se met en route avec des personnes très démunies, on découvre que c'est un tout petit peu plus compliqué que cela. Les choses bougent beaucoup plus lentement que ce que l'on espérait. On découvre des pesanteurs, des freins, des blocages autrement lourds que ce que l'on avait imaginé. Ceux avec qui l'on a établi ces liens ne sont pas transformés en un clin d'œil, et souvent, et peut-être même, toujours, il nous faudra accepter qu'ils puissent ne jamais guérir. De tout le bien que l'on pensait faire et mesurer rapidement, il ne reste vraiment pas grand chose. Alors, voyant cela, on peut certes reporter tout son effort sur les structures et les institutions, qui elles, sont susceptibles de bouger de manière visible. Là au moins, on peut avoir une impression d'efficacité. Mais je ne pense pas que ce soit l'essentiel.

Il se joue, je crois, quelque chose de très important dans cette durée avec des personnes démunies. Il se pourrait que finalement, le bénéfice soit d'un autre ordre que ce que l'on pouvait au départ imaginer. Chacun, au fil d'une histoire partagée, risque d'en ressortir transformé, dépouillé ; il est convoqué à l'abandon de ces recettes. Il se retrouve pauvre : démuni, ne sachant pas quoi dire, ni comment se situer. Mais en même temps, j'espère qu'il aura trouvé la joie et le vrai bonheur de se sentir accueilli comme il est. C'est en effet une très grande joie que d'être accueilli par les plus démunis. Dans cette expérience, on s'aperçoit que toute la recherche de reconnaissance, de brillance, n'est d'aucune utilité. La joie et le plaisir de la rencontre n'en ont aucun besoin. C'est une expérience de découverte de la vraie vie.

Voilà qui peut conduire à une certaine simplification ; j'ai vu de quel côté se trouve la vraie vie : pas du côté de mes rêves de réussite, mais plutôt du côté de ces liens que l'on a gardés malgré tout. Là, je suis irrigué par la vraie vie. Bref, à travers l'expérience du dépouillement, peut s'effectuer aussi un discernement (permet de laisser tomber ce qui est inutile, superflu, encombrant, et au contraire de trouver le chemin de la vraie vie).

C'est aussi une expérience où l'espérance est mise en route : je continue, pourquoi ? Parce que je ne peux pas faire autrement, à cause des liens de fidélité ; je ne sais plus du tout si ça va produire quelque chose de visible ; ce n'est plus cela qui est important ; mais c'est cette expérience des liens vivants qui est porteuse d'une promesse.

Cela, une personne peut le faire, mais aussi (et surtout) un groupe, une communauté chrétienne, et je dirais même un diocèse.

*

Ces 3 rendez-vous (se laisser toucher, prendre soin des liens, vivre un dépouillement), je les ai mentionnés dans cet ordre, mais on n'est pas obligé d'y voir une progression qui serait toujours de ce type. Tout est sans cesse à reprendre depuis le début ; c'est toujours à rejouer.

Ce sont, je crois, des appels adressés à toute personne. Il n'y a pas des gens qui auraient un charisme spécial pour cela ; cela fait partie de notre condition humaine. Je remarque au passage qu'il s'agit moins de choses à faire que d'attitudes, de manière de voir et d'avancer dans l'existence. C'est pourquoi il faut y voir non pas une activité épuisante, mais une expérience une source de vie.

Cela dit, il est important d'ajouter que ces trois types d'expériences élémentaires peuvent se mettre en musique de bien des manières ; il est même indispensable qu'ils donnent lieu à une multitude d'interprétations possibles ; chacun le vit à partir du lieu qui est le sien, de sa situation, et même, de ses intérêts particuliers. Il s'engage sur ce terrain avec tout cela. Il est donc tout à fait logique et normal que l'on retrouve sur ces chantiers de la solidarité différentes sensibilités, notamment politiques. Ce qui est intéressant, c'est qu'elles se rencontrent et, peut-être, trouvent une manière un peu différente de se rapporter les unes aux autres, à partir des questions auxquels elles sont confrontées.

B) Conduits au cœur de la foi

Par ce type d'expériences, nous sommes, j'en suis persuadé, conduits au cœur de la foi. Je dis cela pour bien souligner qu'avec la solidarité, nous avons affaire à un lieu source pour la foi, pas seulement sur un lieu d'application. Voilà qui fait voir une autre manière possible de concevoir la solidarité différente du schéma en cascade précédemment évoqué. On pourrait parler d'une vision davantage sensible à la sacramentalité qu'à l'éthique (cela dit, il ne faudrait pas prendre prétexte de cela pour faire fi de la dimension éthique : celle-ci ne doit pas être oubliée ; simplement, elle doit être complétée par une approche sacramentelle, qui souligne que lorsque je vis quelque chose avec mon frère ou ma sœur oubliés, j'ai rendez vous avec le Christ).

Au fur et à mesure que je les ai présentées, vous avez pu entendre résonner en vous, je pense, beaucoup d'analogies avec ce que l'on découvre dans les évangiles.

La mise au large brusquement ressentie lorsqu'on fait l'expérience de se laisser toucher ; voilà qui permet de sortir d'un imaginaire où je pense me donner la vie à moi-même, c'est-à-dire, tout simplement, prendre la place du donateur, prendre la place de Dieu, du Dieu Père. Voilà qui n'est pas sans analogie avec *l'expérience du salut* ; quand notre cœur s'ouvre, il y a quelque chose d'une liberté nouvelle qui m'est donnée, je suis mis au large, sauvé de l'enfermement.

La prise de conscience de l'importance des liens qui nous font tenir debout dans l'existence, c'est la découverte de *ce qui me donne la vie*. Voilà un chemin très concret pour comprendre qui est

Dieu : il est celui qui me fait tenir debout dans l'existence, et je peux le comprendre à partir de tous ces liens dont je bénéficie. Je découvre par là son amour non conditionnel. On peut y voir l'œuvre de l'Esprit.

L'expérience du dépouillement, qui est aussi discernement de la vraie vie n'est pas sans rappeler ce qu'a vécu le Christ lui-même : pour maintenir les liens avec nous, il est allé jusqu'à s'exposer sur la croix, à la violence, aux humiliations, à une mort qui cherche à détruire plus que la vie. Il l'a vécue de manière absolument radicale. Or, il n'est pas resté prisonnier de cette puissance destructrice ; il est revenu nous visiter, nous donner le pardon, la paix, et nous envoyer partager cette nouvelle extraordinaire : la vie, la vraie vie, n'est pas du côté de ce qui peut être soumis à la violence et la destruction, elle est du côté de ce lien d'amour qui lui, ne peut être détruit. Chaque fois que nous faisons l'expérience de ce dépouillement, *nous entrons dans la pâque du Christ*. Nous bénéficions de ce chemin qu'il nous a ouvert.

Remarque : j'ai parlé du Dieu Père, de l'Esprit, et du Fils. Il y a là une dynamique trinitaire. Voilà pourquoi l'on peut dire que nous sommes vraiment conduits, à travers l'expérience de la solidarité, au cœur de la foi.

On pourra dire : tout cela est bien joli, mais sur le terrain, on ne le vit pas toujours ainsi. C'est vrai ; pour reconnaître qu'il est question de Dieu, et du cœur de son message, je crois que cela demande un petit travail : je veux dire que même si on en bénéficie, on ne le reconnaît pas toujours spontanément ; cela suppose, je crois, d'en parler, de relire de temps en temps ce qui nous est arrivé, pour pouvoir y nommer les différents ingrédients que j'ai signalés (il y en a sans doute bien d'autres aussi) : comment notre cœur est ouvert, et comment il s'en trouve de nouveau mis au large ; comment on découvre ces liens qui nous portent mutuellement à l'existence, et qu'on choisit d'en prendre soin, comment on vit ce dépouillement qui nous conduit à la vraie vie et nous fait relativiser bien des choses.

Pour que tout cela s'enracine dans la conscience des communautés chrétiennes, cela suppose que ce soit un point d'attention dans la vie de la communauté (et donc, qu'il soit porté par des chrétiens de la paroisse, et si possible, aussi des pasteurs). Ce point d'attention peut amener à ouvrir ses yeux et ses oreilles, de sorte que la Parole de Dieu, la célébration des sacrements ne résonnent plus tout à fait de la même manière, ou du moins que les chrétiens puissent être aidés à y reconnaître que ces rendez-vous sont aussi des rendez-vous de la solidarité.

Ce qui est en jeu dans tout cela, concerne en effet l'ensemble de la communauté chrétienne, et je dirais aussi l'ensemble d'un diocèse. Ce n'est pas un secteur spécialisé, mais cela fait partie de l'essence même de l'Eglise : avec le rapport Coffy, puis dans la lettre aux catholiques de France, de 1996, les évêques de France ont rappelé les éléments essentiels de la vie de l'Eglise[1]. De même que la *communion* concerne toute l'Eglise, de même que le *témoignage* concerne l'Eglise dans tous les aspects de son existence, de même, la *diaconie* est bien l'affaire de toute l'Eglise. Elle doit passer dans sa structuration et sa vie ordinaire au point d'engager à un « style », une manière d'être qui soit

[1] Entre les deux textes, il y a une différence ; le rapport Coffy parle de trois éléments qui sont coextensifs à la vie de l'Eglise, koinonia (communion), marturia (témoignage), et diakonia (service). A cela, il faut ajouter la leiturgia (la célébration), qui ne fait pas nombre avec les trois éléments précédemment cités : elle n'est pas coextensive à la vie de toute l'Eglise, elle nécessite des temps et des lieux particuliers. Source et sommet de la vie de l'Eglise, elle constitue le lieu où ces trois éléments se nouent, sont à la fois abreuvés et ouverts à leur avenir ultime. *La lettre aux catholique de France* (1996) dans sa section intitulée « Préciser nos lignes d'action » mentionne simplement leiturgia, diakonia et marturia. Il ne faut pas les comprendre comme trois types d'activités de l'Eglise et des chrétiens : la seule activité qui puisse être clairement repérée dans la vie de l'Eglise, c'est la leiturgia, les autres aspects qui la définissent ne sont pas isolables, ils concernent la communauté chrétienne dans tous les aspects de son existence.

reconnaissable (un peu comme on peut reconnaître un tableau d'un grand maître au premier coup d'œil). *Nos diocèses et nos communautés sont appelées à prendre ce style diaconal*.

Quels seraient les éléments de ce « style diaconal » ? Les trois rendez-vous que j'ai mentionnés en font partie : se laisser toucher, prendre soin des liens, se laisser dépouiller. Plus largement, on pourrait dire qu'un « style diaconal » signifierait que peu à peu, toutes les relations que les communautés et les chrétiens vivent, sont imprégnées d'Evangile : qu'elles sont en attente du Christ, tournées vers lui, et donc imbibées de sa logique, de ses réflexes à lui (noter bien que ce n'est pas une question uniquement de décision, car ce sont jusque nos réflexes qui sont en attente d'Evangile ; bien entendu, on ne peut les changer comme on change de vêtement, c'est pourquoi cela suppose de le demander à Dieu et de le lui redemander sans cesse).

Si cela semble trop abstrait, ou trop facilement spirituel, j'ajoute des éléments plus concrets : quand on prend au sérieux ce style diaconal, un certain nombre de rendez-vous nous attendent. Il s'agit des relations dans lesquelles on ne peut pas envisager un rapport donnant-donnant. Des relations, donc, particulièrement révélatrices d'une logique évangélique. Je vois ici trois figures concrètes : *les pauvres* (parmi eux, il y a aussi les malades, et les étrangers qui sont sans droit ou sans liens), parce qu'ils ne peuvent pas me rendre ce que nous allons engager pour eux, du moins, pas sur le mode que nous pourrions attendre. Je mettrais aussi *les enfants*, les petits, (et aujourd'hui il faut ajouter les adolescents, qui sont souvent plus difficiles que les petits). Et enfin, celui qui prend au sérieux ce style diaconal a également rendez vous avec *ses ennemis* (non pas parce qu'ils ne peuvent pas me donner en retour, mais parce qu'ils ne veulent pas). C'est peut-être le lieu le plus difficile, et pourtant il est important de ne pas l'esquiver car le conflit fait bien évidemment partie de la vie de tout groupe. Voici donc trois figures, le pauvre, l'enfant et l'ennemi, qui sont fortement présentes dans les évangiles, *trois figures privilégiées par le Christ*, et ce n'est pas un hasard. Je ne dis pas que la diaconie de l'Eglise se limite à une présence à ces trois figures, mais simplement que prendre au sérieux la diaconie de l'Eglise nous conduit à ces trois rendez vous.

Evidemment, tout cela touche aussi bien les relations intra-communautaires que celles que les chrétiens, les communautés entretiennent avec tous ceux qu'ils côtoient. A l'intérieur de la communauté : quelle place y fait-on aux plus pauvres, aux enfants, et comment y vit-on les conflits ? Mais cela concerne aussi la manière dont la communauté est présente dans la ville, le village, le quartier où elle est implantée. Comment elle s'y intéresse, comment elle en est amoureuse, de ce quartier, de cette ville ? Et cette passion elle pourra le manifester entre autres, par une attention toute particulière aux pauvres, aux enfants, et à ceux qui sont pris dans toutes sortes de violences. Elle aime son quartier, sa ville, malgré les déceptions, malgré les non réponses, malgré les rapports difficiles à établir, elle l'aime sans se décourager, parce que son amour est non-conditionnel, parce que c'est un amour qui est semblable à celui du Christ pour l'humanité. Et comme le Christ, il se pourrait qu'elle soit surprise, qu'elle découvre Dieu déjà à l'œuvre là où elle ne s'y attendait pas. C'est ce qui a permis à Jésus de s'émerveiller devant des étrangers qui avaient une foi peu commune, devant aussi les petits, les pauvres, et les mal jugés. De la même façon la communauté recevra beaucoup de ceux avec qui elle instaure des liens forts, y compris de ceux qui proviennent de tout autre horizon.

Voilà donc comment je parlerais de cette vocation diaconale des communautés chrétienne : *laisser passer l'amour de Dieu, manifesté par le Christ, rendu possible par l'Esprit, dans notre manière de vivre toutes les relations, dans la manière pour la communauté de s'organiser, de se structurer elle même, et aussi d'être présente à son environnement, de s'y inscrire*.

Il s'agit de quelque chose de très ambitieux pour l'Eglise : la diaconie la concerne tout entière, aussi bien dans son organisation interne que dans la manière d'être présente à son environnement. Et on touche au cœur du mystère, on est conduit au cœur de la foi, à cette invitation à entrer dans la vie divine, à entrer dans la danse trinitaire.

Dans cette perspective, quelle est la place des *Conseils Diocésains de la Solidarité* ? A lire les réponse à l'enquête, on peut voir se dessiner clairement un rôle de *veille* (attention aux réalités), *d'échange et de concertation* (entre les acteurs les plus engagés), et *d'interpellation de l'Eglise diocésaine*. Parfois vient s'y ajouter l'aide aux communautés chrétienne, ou au diocèse, pour prendre des initiatives (proposer des temps fort, des formations, aider à engager des actions, communiqués en cas d'urgence, etc.). Personnellement, je dirais : c'est un début ; mais penser les choses en terme de diaconie élargit encore les perspectives : la diaconie concerne toute l'Eglise, dans toutes ses dimensions et toutes ses communautés. C'est une dynamique qui la soulève de part en part, bref, elle est coextensive à la vie de l'Eglise, parce qu'elle en constitue un élément essentiel.

Je milite (vous l'avez compris, je pense) pour qu'on mette en place *de véritables diaconies diocésaines* qui ont la responsabilité d'aider le diocèse et chacune des communautés chrétiennes à prendre au sérieux leur vocation diaconale. Que les initiatives en terme de solidarité ne soient pas vues comme étant du ressort de spécialistes, mais de toute la communauté, parce qu'elle sait que là, elle a rendez-vous avec le Christ. Que cette vocation diaconale marque profondément la manière d'être des communautés, leur style. Evidemment, on peut trouver cela très ambitieux ; et effectivement ce l'est. Lancer de tels projets ne peut se faire en un ou deux ans ; il faut compter sans doute une décennie pour en voir les premiers fruits. Mais cela suppose, en tout cas, une vraie décision de la part d'une Eglise diocésaine. Je crois que c'est à cela que les communautés chrétiennes sont appelées, et que si une instance diocésaine les aide et les stimule en ce sens, elles pourront progresser.

2- Quelles formes donner à cette passion de la solidarité ?

Vous voyez, j'ai déjà abordé le deuxième volet de mon topo, qui concerne la mise en œuvre. Car selon la théologie qui sous-tend l'engagement solidaire, cela aboutira à une mise en œuvre différente. J'ai voulu insister pour montrer que l'engagement solidaire n'est pas un appendice à la vie chrétienne, mais qu'il a quelque chose à voir avec son centre vivant. Si l'on tient cette position, il me semble que cela implique des points d'attention dans la manière de vivre la solidarité dans l'Eglise. J'en énumère seulement quelques uns. Je le fais simplement pour engager le dialogue, car j'ai bien conscience que vous avez ici certainement énormément à partager. Je le signale donc pour que vous puissiez reprendre des choses, compléter, nuancer, rectifier, mentionner des difficultés auxquelles je n'aurais pas pensé, apporter d'autres éléments, etc.

- Il y a *déjà beaucoup de chrétiens qui sont engagés* avec les plus vulnérables ou bien dans le service de la cité ; soit à cause de leur profession (éducateurs, travailleurs sociaux, responsables au niveau municipal), soit du fait de choix personnels (personnes engagés au Secours Catholique, dans les Conférences St Vincent de Paul, travaillant avec ATD, ou bien aux restos du cœur, engagés dans le Service Evangélique des Malades, élus locaux, militants dans la vie associative de quartier, syndicaliste, militants politiques etc.). Ils pourraient *se retrouver pour partager*, se dire ce qu'ils découvrent et comment leur foi est touchée (au cours de temps forts ou d'autres manières). S'ils peuvent aller jusqu'à exprimer ce qui est de l'ordre de la joie dans ce qu'ils vivent, ce serait excellent (la joie est le signe que l'on a découvert ici quelque chose qui vient de Dieu ; l'on se rend compte, alors que l'engagement cesse d'être simplement un lieu où l'on se fatigue ou s'épuise, mais où l'on a rendez vous avec le Seigneur ; cette joie, il est très profitable de la reconnaître, de la dire, de la partager). Et ensuite, partager cela – avec aussi leurs questions, leurs espoirs, leurs étonnements, leurs inquiétudes, leurs hésitations – à la communauté chrétienne dans son ensemble. Cela pourrait aider la communauté chrétienne à mieux prendre conscience de son environnement, à en entendre un peu les appels, les souffrances, mais aussi les espoirs, et les dynamiques positives qui le traversent et qui sont source de joie.

- Le deuxième point d'attention, je viens en fait de le signaler : il s'agit *d'aider les communautés chrétiennes à devenir plus sensibles* aux souffrances et aux combats de ceux qui les

entourent, particulièrement des plus vulnérables. Cela, afin de leur faire une place dans leur pensée, leur organisation, leurs projets, de comprendre ce qui s'y joue (donc un travail d'intelligence, d'analyse sociale) et pourquoi pas, peu à peu, cheminer avec ces personnes, les écouter, (elles ont tellement de choses à nous apprendre !). Il m'est difficile d'être plus concret. C'est chaque communauté, en effet, en fonction de son environnement, qui peut chercher comment avancer sur ce chemin. C'est peut-être le premier pas qui est le plus difficile : une fois que l'on a établi le contact avec des personnes démunies, il suffit de continuer et peu à peu les liens s'approfondissent ; au bout du compte, l'on s'aperçoit que nos histoires se sont tissées les unes aux autres. Il y a bien des exemples depuis des choses relativement simples (de type tables ouvertes à l'occasion de fêtes : tous sont invités à manger ensemble) jusqu'à des propositions plus élaborées (temps forts à l'échelle d'une ville ou d'un quartier) qui peuvent aller aussi jusqu'à la dimension internationale (par exemple avec des jumelages), en passant par une attention vive et constante à ce qui se passe dans la ville, de sorte que la vie ordinaire de la communauté en soit marquée. Tout cela, presque naturellement (c'est-à-dire, sans passage en force) doit peu à peu se couler dans la prière de la communauté, et se retrouver dans la liturgie (tant que ce domaine n'est pas touché, la solidarité restera marginale dans l'Eglise). Il suffit parfois de gestes modestes mais qui ont une portée très forte. Je pense par exemple à cette carte, qui fut distribuée, dans la cathédrale de Reims, pour Noël, lors de la messe de minuit, dans laquelle les détenus de la maison d'arrêt disaient aux chrétiens rassemblés leur union de prière et leur communion à la même espérance. D'un seul coup, le don de Dieu, dans cette messe de Noël, a retenti très concrètement pour les chrétiens ici rassemblés.

Troisième point d'attention : chercher les chemins pour le *partage de foi avec les plus vulnérables* (autrement dit, être remplis du désir de leur ouvrir notre trésor, celui de notre foi en Christ). Cf. cet exemple rapporté par un volontaire d'ATD ; une femme du Quart Monde lui a dit un jour : « l'Eglise, je lui suis très reconnaissante ; elle m'a donné plein de choses : de la nourriture, des vêtements, des meubles, et même de l'argent quand j'étais dans l'urgence ; mais il y a une chose qu'elle ne m'a jamais proposé et qui pourtant m'aurait beaucoup plu : ça aurait été d'être invitée à prier avec eux ; mais cela, jamais il ne me l'ont proposé ». Quand on a la chance de pouvoir vivre un partage de foi avec des personnes pauvres, on reçoit en retour beaucoup de l'Evangile. Et puis, quand nous nous retrouvons, avec des personnes très démunies ou vulnérables (on peut penser aussi aux handicapés) devant le Seigneur, dans la prière ou à l'écoute de la Parole de Dieu, nous sommes sur le même pied ; il n'y a plus alors, ni riche ni pauvre, ni savant ni non diplômé ; il n'y a que des fils et des filles de Dieu, qui peuvent se reconnaître frères et sœurs. C'est une joie immense que d'expérimenter cela. Et c'est très formateur pour apprendre l'égalité.

Quatrième point d'attention : aider dans les communautés au *discernement des charismes*, de façon à ce que ceux qui ont des dons spécifiques en vue d'un engagement solidaire puissent les mettre en œuvre ; tout le monde n'est sans doute pas appelé à vivre quelque chose avec la même intensité avec les plus pauvres, et puis certains ont des choses à apporter dans des engagements autrement médiatisés (qui peut les amener au souci des relations sociales à l'échelle d'un quartier, d'une ville, ou dans leur entreprise, et donc les entraîner du côté de la vie associative, du syndicalisme, ou même des responsabilités politiques ; d'autres peuvent très bien mettre à profit leurs capacités d'analyse pour chercher à lire ce qui se passe à l'échelle d'une ville, d'un département ; d'autres encore seront sensibles à la solidarité internationale, aux combats pour les droits de l'homme, etc. Certains pourront mettre en œuvre leurs talents spécifiques d'artistes, d'écrivains, de techniciens, lors de temps forts ou d'activités spécifiques). Une communauté chrétienne peut très bien se sentir aussi responsable d'aider ses membres à discerner de tels charismes, qui ne se traduiront pas nécessairement par un service de type pastoral. Je crois qu'il est extrêmement important pour l'Eglise de pouvoir envoyer ses membres ailleurs qu'à son propre service immédiat (c'est ce qui caractérise toute bonne mère : elle sait envoyer ses enfants hors du giron familial). On pourrait d'ailleurs envisager de symboliser cet envoi (par exemple dans une liturgie), qui aurait pour avantage que les chrétiens engagés se sentent davantage envoyés par le Christ (il ne s'agit pas pour eux d'une aventure personnelle) et que la communauté se sente partie prenante de ce que vivent ces chrétiens engagés.

Cinquième point d'attention : il se peut que dans la vie d'une paroisse, à cause de tel ou tel événement, ou bien à cause de tel ou tel membre de la communauté, à un moment donné perce le désir de lancer *une initiative*, localement, parce qu'on a perçu une situation inacceptable, ou bien un appel clair à agir dans telle ou telle direction. On peut très bien imaginer que la communauté, par le biais de ses responsables ou même plus largement, se saisisse de la question et se mette en état de recherche pour voir quoi faire. Cela peut déboucher sur l'accompagnement de tels ou tels membres pour fonder quelque chose (ou s'inscrire dans un cadre déjà existant), par exemple une association ; et dans ce cas, elle peut ou non garder un lien à la paroisse (là dessus je n'ai pas de doctrine préconçue, tout dépend des lieux, des situations et des gens). On pourrait très bien imaginer qu'une paroisse en tant que telle s'engage, par exemple dans la solidarité avec les gens du voyage, dans l'accompagnement scolaire d'enfants, dans un jumelage avec une paroisse d'un pays en voie de développement etc. On peut avoir comme horizon, que les communautés chrétiennes peu à peu, dans leur ville, leur quartier, deviennent des veilleurs, qu'elles prennent l'étoffe de partenaires exigeants vis-à-vis de la cité, sensibles à ce qui touche à la dignité des plus démunis, capables aussi de voir ce qui est beau et de prendre des initiatives. Elles peuvent aussi tout à fait faire le choix de ne pas lancer elles-mêmes des choses nouvelles, mais de rejoindre ce qui existe déjà. Là-dessus, je pense qu'il faut éviter toute position trop rigide : c'est selon les lieux et les situations ; un avis trop tranché pourrait empêcher que des choses intéressantes se passent.

Dans tout cela vous le voyez, je ne mets pas au premier plan le travail d'*analyse sociale*. Non pas parce que je le jugerais superflu ; je le crois au contraire indispensable : sans une intelligence des situations, une réflexion menée avec également d'autres acteurs, la diaconie de l'Eglise se condamne à la naïveté et à l'isolement. Il s'agit d'un des éléments pour la promotion d'engagements solidaires. Mais pour moi, ce qui est essentiel, ce sont les liens tissés (au niveau à la fois interpersonnel, collectif et institutionnel). Même avec une analyse sociale très fine de la réalité locale, si personne n'est vraiment engagé sur le terrain, on ne peut pas faire grand chose. Disons, on peut faire des déclarations lorsque des choses vraiment inacceptables se sont passées. Mais une déclaration ne produit en général pas grand chose. En revanche, s'il y a des chrétiens engagés, au contact avec les personnes concernées, cela parle autrement. C'est vraiment cela qui est crucial pour l'Eglise. Cela, simplement pour dire que pour moi, la mission première d'un conseil diocésain de la solidarité est d'aider les communautés locales, à prendre au sérieux la solidarité (ou, plus précisément, *leur vocation diaconale*). Tout cela doit se penser et se réfléchir à l'échelle du diocèse évidemment. Il est sans doute important d'engager des choses à cette échelle, et de ne pas se limiter au micro. Surtout que du côté des pouvoirs publics, c'est à l'échelle du département que la politique de la solidarité est pensée et mise en œuvre ; il est donc logique que de la part du diocèse, il y ait des interlocuteurs qui pensent et travaillent à la même échelle ; mais encore une fois, plus les communautés chrétiennes en feront leur affaire, plus cela aura de poids.

_____

~II~

Diaconie: Fondements bibliques, historiques et actuels

14/10/2008

Pourquoi parler « diaconie ? »

Etienne Grieu s.j., Centre Sèvres- Facultés jésuites de Paris

Introduction :

Qu'est-ce qu'apporte la notion de « diaconie » ?

La diaconie : un mot inhabituel à nos oreilles.

Peut provoquer un mouvement de recul : pourquoi employer des mots que personne ne comprend, pas même l'énorme majorité des chrétiens ?

Et puis, à employer un jargon de ce type, ne va-t-on pas se couper de tous ceux qui parlent « solidarité » ?

C'est une objection à ne pas négliger. Et de fait, je crois qu'il ne faut pas remplacer « solidarité » par « diaconie » ; mais faire marcher les deux mots ensemble.

Cela dit, on peut aussi retourner l'objection :

Le fait d'employer un mot curieux oblige à s'arrêter, à s'expliquer.
Et à cette occasion, j'ai observé bien souvent que ça intéresse.
Le fait de devoir s'expliquer oblige à se redire des choses importantes.
Oblige à réfléchir aussi sur le sens que l'on donne à l'engagement solidaire.

Pour les ctés Xnes, ce pourrait être l'occasion de se réapproprier le thème de la solidarité. C'est ce que j'espère de tout mon cœur, parce que je pense que l'Eglise en a grand besoin.

Alors, dans un premier temps, faisons ce travail de réflexion pour notre propre compte.

1- « Diaconie » : les harmoniques du terme

Je commence donc par ce temps où l'on doit s'arrêter pour ouvrir ce mot bizarre de « diaconie » et voir ce qu'il y a dedans.

a) la diaconie, « service du prochain exercé de manière communautaire et ordonnée »

Le mot « diaconie », dans l'Eglise, est employé pour désigner « le service du prochain exercé de manière communautaire et ordonné ». Benoît XVI, Deus Caritas est, § 21

De fait, depuis les premiers siècles, il y a eu dans l'Eglise, des formes de solidarité de ce type.

Dès le début, il y en a. Comme si c'était constitutif du Xisme et de l'Eglise :

- Dans les Actes, on en voit une forme assez radicale : la mise en commun des biens. Le texte du coup peut préciser : « parmi eux, nul n'était dans le besoin, car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de la vente et le déposaient aux pieds des apôtres » (Ac. 4, 34). Ce qui représente sans doute aussi pour l'auteur des Actes un accomplissement du commandement de Deut 15, 4 : « qu'il n'y ait pas de pauvre chez toi ».
- Par la suite, cela a pris la forme :
    - de collectes (à l'occasion des célébrations eucharistiques) de nourriture et de biens qui étaient redistribués ensuite aux veuves, aux malades et aux pauvres. Les diacres, souvent étaient chargés de cela. (description par Justin milieu du IIe siècle)
    - L'agapè : un repas fraternel, accompagné de la prière du lucernaire (on en a une description chez Tertullien, fin IIe siècle, dans son *Apologétique*).
    - Des lieux d'accueil (pour les malades, les voyageurs, les errants).
    - Et toutes sortes de services qui à chaque fois mettent en œuvre l'attention aux plus vulnérables (jusqu'à l'inhumation des indigents).

L'Eglise de l'antiquité a cela de spécifique que la solidarité fait partie de sa vie ordinaire. Tous les Xns participent le dimanche à la collecte ; et tous sont invités à faire l'agapè.

Par la suite : on a pas mal perdu de cette implication directe de toute la communauté. Par ex. l'agapè : au début : dans les maisons ; puis, dans les églises ; et ensuite, sort des églises (mais ne rentre pas dans les maisons des Xns ; elle se transforme en institutions spécialisées).

Au Moyen Age : constitution de tout un réseau d'hôpitaux, qui a donné lieu à notre réseau actuel. Accompagné de bcp de congrégations religieuses.

⇔ la solidarité fait vraiment partie de la vie de l'Eglise. Elle en a fait partie dès l'origine.

Et en bonne théologie, on considère que la diaconie fait partie à part entière de la vie de l'Eglise, qu'elle est constitutive de sa mission et donc que sans diaconie, l'Eglise ne peut être l'Eglise.

Benoît XVI le dit très explicitement : *« la nature profonde de l'Eglise s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (kerugma-marturia), célébration des sacrements (leitourgia), service de la charité (diakonia). Ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. La charité n'est pas pour l'Eglise une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer* ».

(*Deus Caritas est*, § 25)

Aujourd'hui, sommes dans une phase de recomposition de l'engagement solidaire des Eglises.

Dans l'antiquité, la solidarité était portée par l'ensemble de la communauté (même si certains y étaient davantage acteurs ; par exemple les diacres).

Avec le temps : des institutions ; des spécialistes.

Aujourd'hui, nous avons perdu bcp de ces institutions (les hôpitaux par ex), mais on en a vu d'autres se créer (le réseau représenté par tous les membres des Conseils de la solidarité : Secours Catho, CSVP, CCFD, SEM, aum des prisons, des gens du voyage, Œuvre d'Orient, Ordre de Malte, Aide à l'Eglise en détresse, ACAT etc.).

De plus la visée des institutions s'est diversifiée :

pas seulement la prise en charge directe des urgences,
mais aussi un W de réflexion, d'analyse des causes des injustices.

Important de considérer l'ensemble de ces initiatives, et de voir comment chacune porte un point d'attention important, qu'il serait dommage d'oublier.

La question : comment toutes ces initiatives vont garder une relation vivante avec la communauté Xne, au point que la cté pourra être colorée par ces liens ; (et pourquoi pas : profondément transformée).

⇔ comment éviter le phénomène de la sous-traitance (on délègue une tâche, mais on n'est plus affecté par celle-ci)

Risque de faire que les ctés et l'Eglise se défaussent de l'engagement solidaire sur des spécialistes (avec le risque que l'Eglise ne soit pas touchée par ce qui se passe là, qu'elle ne soit pas vraiment engagée ; or si la diaconie fait partie de son essence, ça veut dire que son essence-même est mise en cause, fragilisée).

⇔ une grosse Q aujourd'hui : comment le chrétien de base (celui qui va à la messe le dimanche, participe à telle ou telle activité paroissiale ou autre, mais sans être un pilier d'Eglise),

> Comment ce chrétien va-t-il pouvoir être touché par ce qui se vit dans les engagements solidaires dans lesquels des bénévoles ou des militants sont impliqués ?
>
> Va-t-on lui donner la chance d'entendre quelque chose de ce que vivent les plus pauvres, les malades, les handicapés, les personnes isolées ?

⇔ C'était donc une première approche de ce mot « diaconie » à partir de l'histoire de l'Eglise, à partir de ce que, au long des siècles, on a appelé diaconie.

Aller voir maintenant du côté du NT : on y trouve le mot « diakonia ». Et même très employé.

<u>b) Le mot « diakonia » dans le Nouveau Testament.</u>

Pour l'instant, j'ai simplement signalé l'usage habituel qu'on en fait : il désigne « le service du prochain exercé de manière communautaire et ordonné ».

Voyons ce qu'il en est dans le NT :

Les termes « *diakonein* » « *diakonos* » « *diakonia* » comptent une centaine d'occurrences dans le Nouveau Testament.

⇔ C'est un terme clé

⇔ sans *diakonia*, impossible de penser l'Eglise, ni même la vie Xne.

Le mot est traduit par « service », « secours », « assistance » « dévouement », mais aussi « ministère », « charge ».

Son sens est très large ; plus large que ce à quoi je faisais allusion en parlant de ce qu'on a appelé dans l'histoire « diaconie de l'Eglise ». Par ex. le mot « ministère », très souvent, est traduit de « diaconie ».

Qu'est-ce que ça nous donne comme information sur le mot « diaconie » ?

Voyons dans le détail ses différents emplois dans le NT. Il peut désigner 4 choses différentes :

- la mission du Christ ; jamais dissociée d'une manière d'être ; *diakonia* désigne en effet inséparablement le contenu et la forme qu'elle prend. (« le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir – diakonèsai – et donner sa vie en rançon pour une multitude » Mc 10,45 ; le verbe diakonèsai désigne ici l'ensemble de la mission du Christ cf. le // avec « donner sa vie en rançon pour la multitude).
- De même : peut désigner la mission des disciples (Paul par ex. parle souvent de sa mission en employant le terme diakonia ; on traduit alors par « ministère »).
- C'est aussi un élément caractéristique du vivre-ensemble des chrétiens qui soit accordé à la présence du Christ parmi eux (« si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur – diakonos – de tous » Mc 9, 35)
- Le même terme est également employé pour décrire les relations entre les Eglises (par exemple lorsque Paul mentionne la collecte réalisée en faveur des frères dans le besoin à Jérusalem en Rm. 15,25 et en 2 Cor. 8-9, ou bien lorsque des délégués sont envoyés comme Phébée – *diakonos* – en Rm. 16,1-2). La diaconie est aussi ce qui assure le lien entre des communautés chrétiennes, par la médiation d'un don ou d'une personne, et qui ne peut être réduit à une opération technique.

  ⇔ le mot exprime la possibilité de liens nouveaux, d'une nouvelle proximité des uns aux autres, fruit de la Pâque du Christ.

Au total, on pourrait dire que la diaconie est une manière de se relier ou d'être envoyé vers d'autres, qui porte en elle le don de Dieu tel qu'il s'est exprimé pleinement dans le Fils.

Cela inclut l'action – plus précisément à une action qui lie à d'autres – mais toujours sous-tendue par la mission qui fut celle du Christ ; elle est destinée à en donner à goûter à nouveau la force et les traits.

⇔ Parler de diaconie, c'est parler d'un engagement vers d'autres, qui manifeste celui du Christ vis-à-vis de l'humanité.

Caractériser la diaconie avant tout comme « service », comme on le fait couramment dans l'Eglise, apparaît donc, au regard de ce qu'on vient de rappeler, un peu plat : en réalité, à travers cette présence aux frères, aux communautés chrétiennes, au monde, à ceux que l'on côtoie chaque jour, il est question :

- du don de Dieu,
- de la dynamique ouverte par la Pâque du Christ, qui nous entraîne ensemble, dans l'Esprit, à sa suite.

⇔ Le terme de *diakonia* ne désigne donc pas uniquement les engagements caritatifs ou les gestes de solidarité. C'est toute la dimension relationnelle de la vie ecclésiale, *ad intra* et *ad extra* qui est appelée à devenir diaconie, liens pétris par l'amour de Dieu.

⇔ la diaconie = ce travail par lequel tout notre champ relationnel est évangélisé.
= l'évangélisation de toute notre vie relationnelle.

C'est une définition plus large que la précédente. Plus fidèle au texte biblique.

Ça comprend la solidarité, mais plus largement, ça embrasse aussi toutes nos manières de nous rapporter à d'autres.

c) Ce que le terme de « diaconie » permet de faire entendre

Le terme de diaconie, compris de cette manière-là, comme W d'évangélisation de toute notre vie relationnelle, permet de faire entendre des résonnances particulières (4 éléments) :

- La diaconie est **coextensive à la vie de l'Eglise** ; Il n'y a rien dans l'Eglise qui puisse se sentir exonéré de diaconie.
- Elle concerne :
  - aussi bien les relations internes à l'Eglise (entre chrétiens)
  - que les relations à tous ceux que nous côtoyons.
- Quand on parle diaconie, cela signale qu'il y a pour les chrétiens, **un rendez-vous avec le Christ**, un appel à se mettre dans les pas du Seigneur ; à vivre à nouveau avec lui, quelque chose de sa manière d'être.

  Nous savons que c'est largement au-delà de nos possibilités. C'est pourquoi celui qui veut s'engager dans cette voie est obligé de faire appel sans cesse au Seigneur pour l'appeler au secours : sans cesse, il se reconnaît bien en deçà de l'appel qu'il a entendu.

  Mais ces appels au secours tissent des relations de grande proximité avec Dieu. Peu à peu, il laisse l'Esprit Saint lui inspirer « la parole qui convient quand il se trouve en face de frères seuls et désemparés », comme on le dit dans la prière eucha pour les rassemblements.

  Et là dedans, ce qui se joue pour le Xn, c'est une grande proximité au Xist ; une manière d'être qui est accordée à celle du Xist, qui est imprégnée de la sienne.

  Cette proximité avec le Christ, dont les traits pour nous s'affirment à mesure que nous nous engageons sur les chemins de la solidarité, c'est elle qui devient le moteur principal de notre action. Elle, et non pas d'abord un recours à l'éthique. Certes l'éthique est très importante et l'on ne peut se passer d'elle pour agir. Mais pour un chrétien, le ressort ultime de son engagement n'est pas d'abord d'ordre éthique : il s'agit d'abord d'un chemin fait avec le Christ, d'un rendez-vous avec le Xist. Ce ressort est d'ordre spirituel, on pourrait même dire sacramentel.
- Parler d'Eglise diaconale – expression qui devrait sonner à nos oreilles comme un pléonasme – c'est redire qu'elle est appelée, dans le jeu de toutes les relations qui la constituent, à se laisser évangéliser, et qu'ainsi, **elle porte l'Evangile** non pas comme un objet qui lui demeure étranger, mais dans sa chair, **dans sa consistance sociale**.

Remarque : parler ainsi de diaconie ne revient pas à évacuer la notion de solidarité. Il convient de garder le terme de solidarité, qui est une des manières de répondre à notre vocation diaconale.

d) Une vision trop large de la « diaconie » ?

Faire droit à une objection importante.

J'ai dit que la diaconie est coextensive à l'Eglise, et qu'elle concerne toute la vie relationnelle de tous les chrétiens. On peut répondre : si la diaconie est partout, si tout peut être touché par elle, c'est le meilleur moyen pour qu'elle ne soit nulle part. Et donc, que l'Eglise ne s'en soucie guère.

Objection importante.

A cela, on peut répondre que si la diaconie est coextensive à la vie de l'Eglise, elle invite pourtant à un certain nombre de rendez-vous privilégiés.

Je distinguerais 4 rendez-vous (on peut en trouver plus) : les petits (enfants, adolescents), les pauvres, l'étranger, l'ennemi (on pourrait ajouter les malades, ou bien les compter avec les pauvres). (4 ou 5, figures, ne pas se polariser sur les chiffres).

Pourquoi cette liste ?

Tout d'abord parce que ces figures remplissent les pages des évangiles. On dirait que Jésus passe le plus clair de son temps avec les personnes qui relèvent de ces 4 catégories.

Ces 4 figures, ont en commun de ne pouvoir entrer immédiatement dans un échange donnant-donnant :

- l'enfant n'a pas encore les capacités à redonner sur le même mode que ce qu'on lui apporte.
- Le pauvre n'a pas les moyens de rendre, du moins en termes d'équivalence calculée (je peux recevoir énormément de lui, bien entendu, mais pas sur le mode du commerce, du calcul des intérêts réciproques).
- L'étranger ne fait pas partie de mon monde, et ignore largement le système de calcul que l'on emploie ici ; tant qu'il ne le maîtrise pas, on ne peut pas entrer en commerce avec lui.
- L'ennemi : ce n'est pas qu'il ne peut pas me rendre, c'est qu'il ne veut pas (sauf les coups : pour cela il sait bien calculer).

Ces rendez-vous mettent à l'épreuve notre désir de sortir des échanges calculés, c'est-à-dire de se rapporter à l'autre non en fonction de ce qu'il peut me redonner d'intéressant en retour, mais parce que c'est lui.

Autrement dit, ils représentent une pierre de touche pour des relations désintéressées, des relations guidées par le souci de l'autre, des liens.

Ils sont une manière de donner visage concret aux appels évangéliques à aimer.

⇔ si la diaconie est coextensive à la vie relationnelle des Xns ; elle ouvre cependant à un certain nombre de rendez-vous.

Parmi ceux-ci, le rendez-vous avec le pauvre (et aussi avec l'ennemi) sont les plus radicaux.

- diaconie de la solidarité
- diaconie de la paix

Ces rendez-vous, ce ne sont pas seulement des contacts furtifs.

Sont appelés à prendre consistance : la visée : ce serait que les pauvres, l'étranger, l'enfant, et même l'ennemi puisse avoir une place dans l'histoire de la communauté. C'est-à-dire que la communauté prenne peu à peu ce réflexe de se dire : mais où sont les enfants dans notre histoire, où sont les pauvres, où est l'étranger, où est l'ennemi ? Nous ne pouvons pas continuer notre chemin sans eux, ce n'est pas possible. Tant qu'ils nous manquent, c'est le Christ qui nous manque.

Dans le passage de l'Ev qui raconte la guérison de l'aveugle qui mendiait près de la ville de Jéricho (dans l'Ev de Marc il s'appelle Bartimée), on signale – et c'est un trait commun aux trois évangiles synoptiques, Matt, Mc et Luc – que Jésus s'arrête. C'est la seule fois, dans ces trois évangiles que l'on voit Jésus s'arrêter ainsi. Tout se passe comme si Jésus ne pouvait plus avancer tant que cet homme qui est au bord du chemin est rabroué. Eh bien, de la même manière, une communauté chrétienne s'arrête lorsqu'elle a perdu le contact avec les petits et les pauvres.

2- Quelle mise en œuvre possible ?

Parler diaconie permet de faire comprendre plus aisément pourquoi tous les chrétiens, et toute l'Eglise sont appelés à s'engager sur le chemin de la solidarité : c'est tout simplement parce qu'ils ont rendez-vous avec le Xist.

Ils ont rendez-vous avec le Xist en lisant les Ecritures,
en célébrant les sacrements
en ne se détournant pas de leurs frères et sœurs, notamment des plus fragiles.

Si l'un de ces trois piliers manque, l'Eglise boîte.

Ce n'est pas moi qui dit cela, c'est Benoît XVI : « L'Eglise ne peut pas négliger le service de la charité, de même qu'elle ne peut négliger les Sacrements ni la Parole ».

Au contraire, lorsque les ctés Xnes honorent ces trois rendez-vous, elles progressent dans l'amitié avec leur Seigneur. Elles rayonnent de sa bonté et de son amour.

a) Une petite révolution culturelle – et spirituelle – pour l'Eglise

Cela dit, aider les Xns à prendre conscience qu'ils ont tous une vocation diaconale à honorer, c'est inviter l'Eglise à une petite révolution culturelle. Parce que, au fil des siècles,

- on s'est bien accommodé de la spécialisation (qui permet à tous les autres de se sentir quitte)
- on n'a pas beaucoup prêté attention à la solidarité à l'intérieur de la cté non plus (il y avait déjà des solidarités communautaires, et la cté Xne n'a pas voulu se présenter comme une contre communauté, à juste titre ; mais du coup, on a négligé les liens communautaires).

Donc : ne pas s'imaginer que la question va se régler par décret, ni en quelques années. C'est l'affaire de plusieurs décennies.

Quand est-ce qu'on pourra dire qu'on est vraiment bien engagé sur ce chemin ?

- Quand les communautés chrétiennes (paroisses, mouvements, aumôneries) trouveront naturel que leur histoire soit tissée à celle des plus démunis ;

- Quand les pauvres et ceux que l'on oublie facilement se sentiront chez eux dans l'Eglise, dans les communautés chrétiennes ;

- Quand nous les chrétiens et les communautés serons profondément renouvelés dans notre manière de voir notre environnement, notre monde, au point de désirer ardemment nous y engager pour y retrouver le Xist.

NB : bien entendu, cela ne veut pas dire du tout que tous les chrétiens doivent faire la même chose, qu'ils devraient tous s'engager dans le champ social ; non ; car tous n'ont pas forcément ce charisme ; mais en revanche, tous ont quelque chose à apprendre des petits, des pauvres, des malades, des étrangers, etc.

Alors : la Q : comment tous les membres de la cté pourront être touchés, d'une manière ou d'une autre, par ce que certains vivent comme engagements dans la cité ?

Vous voyez, c'est en fait une visée extrêmement ambitieuse.

Ça pourrait en fait modifier pas mal de choses dans notre Eglise : si l'on se met à voir les choses à partir du point de vue des plus fragiles, ça pourrait nous pousser à bcp de changements ; par ex. qu'est-ce qu'il en est de l'accueil ?

Si l'on est heureux d'accueillir quelqu'un par ex. qui ne sait pas lire, ou qui, dans ses manières de parler, fait un peu peur ; eh bien, cela pourrait avoir aussi des conséquences bénéfiques sur la manière d'accueillir toute personne.

Mais ça ne fait pas de mal d'avoir de temps en temps des visées très ambitieuses :
ça réveille des désirs et des espérances endormies en nous,
et dans les ctés Xnes, et je crois que ça peut susciter des vocations.

Nous sommes d'ailleurs en fait en chemin ;

ce chemin a commencé avec la redécouverte, au cours du XXe siècle,

de l'importance de la communauté chrétienne, et de sa présence à son quartier, sa ville, son village.

Et aussi, nous avons été sensibilisés à porter un autre regard sur ceux qui d'habitude ne comptent pas beaucoup (grâce à des personnes comme Joseph Wrésinski, Paolo Freire, Don Elder Camara, Mgr Romero, etc.).

Au XXe siècle : une découverte des capacités auparavant pas remarquées de ceux que l'on juge facilement incapables ; de même qu'une prise de conscience que la pauvreté et la misère ne sont pas inéluctables, mais qu'elles résultent en grande partie de situations d'injustice.

b) Qu'est-ce qui peut aider pour avancer sur ce chemin ?

➢ **Les conseils diocésains de solidarité**

Ils ont pour mission (vous me compléterez) :
- de mettre en commun ce qui a été perçu par les institutions qui ont pour mission de veiller aux questions de solidarité
- de créer du lien entre ces différentes organisations
- de conseiller l'évêque sur certains points
- de sensibiliser les Xns aux questions de solidarité
- de mettre en œuvre des formations

Les conseils diocésains de la solidarité représentent un pas important pour aider un diocèse à prendre conscience de sa vocation diaconale.

Mais ils pourraient être suivis d'autres pas :

➢ **Dans les EAP : des responsables de la diaconie ?**

C'est par exemple ce qui se fait dans le diocèse de Poitiers : cela fait partie des fondamentaux d'une communauté Xne : on peut en instituer une à partir du moment où l'on trouve des chrétiens d'accord pour prendre en charge :
- la catéchèse (l'annonce de la Parole)
- la liturgie (la célébration des sacrements)
- la diaconie (la solidarité)
- les aspects économiques
- la coordination de l'ensemble

C'est une manière d'opérer cette petite révolution culturelle en commençant par l'échelon le plus fin. Selon les lieux et les situations, on peut supposer que cela donne lieu à des formes très différentes.

J'imagine qu'une partie de la tâche de ces responsables de la diaconie consiste à éveiller ceux qui auraient un charisme ou un appel du côté de la solidarité ; c'est important. Il y a peut-être des énergies un peu dormantes dans les communautés, parce qu'elles n'ont pas été sollicitées de ce côté-là. (je peux ne pas se sentir une vocation de catéchiste, mais trouver dans un engagement avec le Secours Catholique, ma manière de répondre à l'appel de Dieu).

Souvent la diaconie à l'échelle de la paroisse, ça commencer par des choses toutes simples :

l'attention aux personnes isolées ;
garder le lien avec les malades ;
entourer ceux qui sont dans le deuil.

Parfois, il pourra y avoir des initiatives plus consistantes, en fonction du contexte local (proximité d'un hôpital, d'une maison d'arrêt, d'un centre de rétention, d'un campement de roms, etc.)

Mais surtout : aider à ce que la cté tout entière, vive qqchse de consistant avec les plus fragiles ; que ceux-ci fassent vraiment partie de sa prière, de sa vie, de son histoire.

Alors : on ne reproduit pas le phénomène de spécialisation et de sous-traitance : le responsable de la diaconie et son équipe sont dans la position non pas de sous-traitants, mais de médiateurs :
ils aident la cté Xne à vivre qqchse avec les plus vulnérables.

- **Des Equipes d'animation diaconale à l'échelle du diocèse ?**

Certains diocèses ont institué une Equipe d'animation diaconale (le 92, le 95, et au moins 4 autres diocèses).

Elles ont comme mission d'aider le diocèse et chaque cté Xne à prendre conscience de l'importance de leur vocation diaconale.

Leurs tâches :

- Aider l'Eglise locale (le diocèse) à comprendre ce que vivent les plus vulnérables, à entendre leur voix.
- aller visiter les EAP, afin de les aider à voir comment elles peuvent honorer davantage leur vocation diaconale.
- Faire circuler les bonnes nouvelles et les initiatives prometteuses :
    - ce qui a été tenté à tel endroit avec les gens du voyage, pourquoi ne pas s'en inspirer ici ?
    - ce qu'a inventé telle paroisse avec les adolescents, pourquoi ne pas l'essayer ailleurs aussi ?
    - ce qu'a vécu tel mouvement avec des étrangers, pourquoi tel autre mouvement ne pourrait pas s'en inspirer ? etc.
- Exercer un rôle de conseil pour aider une communauté qui voudrait monter un projet plus ambitieux, en fonction d'un besoin ressenti localement (il existe déjà beaucoup d'initiatives très intéressantes qui peu à peu s'étendent et qui mériteraient de l'être encore davantage).
    - Un ex : les tables ouvertes. **[**Une initiative du Secours Catholique. L'idée, c'est que les bénévoles du S C deviennent comme des médiateurs entre les plus fragiles, qu'ils connaissent bien, et des membres de la paroisse. Comment ? Un repas convivial, de type familial (donc ce n'est pas une soupe populaire ; on vient d'abord pour rencontrer d'autres personnes, pour lier amitié avec elles) auquel sont invités à la

fois les personnes seules ou en difficulté et les paroissiens. C'est l'EAP qui prend la décision. C'est elle qui invite les paroissiens à venir manger. Ils ne viendront pas tous, bien sûr. Mais si quelques uns viennent, c'est réussi. Au fils des semaines et des mois, ils finiront par s'apprivoiser, et des liens d'amitié pourront naître. Et alors, il se passe quelque chose de très important à la fois pour les personnes qui d'habitude ont recours au SC pour demander de l'aide (elles se font des amis, sortent de leur isolement) et pour ces paroissiens (leur regard risque d'en être changé) ;et si l'opération dure, c'est toute la paroisse qui pourrait en être un peu transformé : rendue plus sensible, plus accueillante, plus ouverte, plus joyeuse (on reçoit bcp de joie à cheminer avec les plus démunis).)**]**

- Contribuer à sensibiliser les grands services diocésains (catéchèse, liturgie, préparation aux sacrements) à la question de l'accueil des plus fragiles.
- Ils pourraient aussi sensibiliser les Xns aux Q de solidarité, en organisant des formations ou des fêtes (cf le festival de l'espérance, à Toulon, au printemps 2005). Là, ça devient très intéressant car on voit que l'Eglise peut communiquer quelque chose de ce qu'elle vit avec les plus démunis, sous forme d'une fête, et à travers cela, d'un appel à la cité, pour qu'elle n'oublie pas.
- Autre tâche : l'accompagnement spirituel des personnes engagées dans le domaine de la solidarité. Certains organismes le font sans doute déjà. Donc dans ce cas, pas besoin. Mais bcp d'acteurs de la solidarité sont laissés sans bcp de moyens pour relire dans la foi ce qu'ils vivent, et être nourris. Ex. de la fraternité St Laurent à Toulon : les chrétiens sensibles aux Q de solidarité, et les personnes démunies qui ont soif de Dieu, ont un lieu pour prier, pour s'aider à vivre un peu autrement les grands temps de la liturgie, pour être nourries de la P de D.

Question : est-ce que ça va enfermer la solidarité dans les questions purement locales ? Que devient par ex la Q de la solidarité internationale ? (est-ce que le CCFD peut se retrouver dans une diaconie ?).

Le but de l'opération n'est évidemment pas de contenir la solidarité dans l'échelle locale. Très important que le diocèse soit aussi sensibilisé à la dim nationale et internationale. C'est ici que les institutions (SC, CCFD) jouent un rôle important : ils ont les moyens de voir au-delà du local.

L'enracinement diocésain de la diaconie doit contribuer à vitaliser ces grandes institutions, en travaillant un terreau pour que des vocations à la solidarité naissent, et que les ctés Xnes se passionnent pour la solidarité.

Remarque : un conseil diocésain de la solidarité pourrait se transformer en équipe d'animation de la diaconie. Mais à condition de ne pas se cantonner à un travail de coordination entre grandes institutions de la solidarité. Ça demande de lui donner la mission d'impulser une dynamique diaconale dans le diocèse.

Autre cas de figure : que le conseil diocésain s'oriente avant tout vers un rôle de veille : tenir informé l'évêque des difficultés que traversent les plus démunis ; conseiller l'évêque s'il faut prendre position sur tel ou tel point.

P. Etiene Grieu sj

Petite bibliographie sur solidarité et diaconie

- Benoît XVI, *Dieu est amour*, janvier 2006
- Paul Bony, *L'Eglise et les pauvres*, L'Atelier, coll. Tout simplement 2001
- Alphonse Borras Le diaconat au risque de sa nouveauté, Lessius, Bruxelles 2007
- Paul Christophe, *Les pauvres et la pauvreté*, Bibliothèque d'histoire du Christianisme, n°7 et 12, Desclée, 1985 et 1987
- Commission Théologique Internationle, « Le diaconat, Evolution et perspectives », *La Documentation Catholique*, n° 2284 (janvier 2003)
- Isabelle Grellier, *Action sociale et reconnaissance, pour une théologie diaconale*, Oberlin 2003
- Adalbert-Gauthier Hamman, *Vie liturgique et vie sociale*, Desclée Tournay 1968 (sur la pratique de l'agapè et de l'offrande des fidèles dans les Eglises de l'antiquité).
- G. Hamman, *Partage avec le pauvre*, textes de St Cyprien de Carthage et de St Augustin, Migne 1998
- G. Hamman, *Riches et pauvres dans l'Eglise ancienne*, DDB 1982
- Gottfried Hammann, *L'amour retrouvé, Le ministère de diacre du christianisme primitif aux Réformateurs protestants du XVIe siècle*, Cerf, coll. Histoire, 1994
- H. Renard, *Diaconat et solidarité*, Salvator, Mulhouse, 1990.
- Fritz Lienhard *De la pauvreté au service en Christ*, Cerf 2000
- Dominique Paturle, *Ces pauvres qui interrogent l'Eglise*, L'Atelier 2005
    - *Paroles de vie* (DVD réalisé par la Diaconie du Var) RCF Méditerranée
- Gilles Rebèche : Qui es-tu pour m'empêcher de mourir ? L'Atelier 2008
- *Solidaires au risque de l'Evangile, La Diaconie dans le Var*, Bayard 2002
- Claude Royon et R. Philibert : *Les pauvres, un défi pour l'Eglise*, Ed de l'Atelier, 1994.
- Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, Le Centurion, 1983
- Joseph Wresinski, *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu*, Le Cerf, 1986
- *Cahiers de l'Atelier,* « La parole des pauvres » n°518, juillet sept 2008
- Sites internet : http://www.udv.free.fr (Diaconie du Var)
- http://sappel.info (Le Sappel)

Et depuis

- www.diaconia2013.fr
- Étienne Grieu, *Un lien si fort : Quand l'Amour de Dieu se fait diaconie*, L'atelier, 2009
- Alain Thomasset, *Interpréter et agir*, Le Cerf, 2011

~III~

Diaconie : Repères théologiques

18 Octobre 2010

Rencontre des hommes, expérience de Dieu

Alain Thomasset, s.j., Centre Sèvres- Facultés jésuites de Paris

Dans la perspective de la rencontre Diaconia 2013, on m'a demandé de vous exposer quelques réflexions théologiques sur les liens entre la rencontre des pauvres (et plus largement la rencontre des hommes) et l'expérience de Dieu. Pour moi, l'engagement social des chrétiens n'est pas seulement ou d'abord une morale tirée de l'Evangile, mais un lieu de révélation et de rencontre du Christ vivant. J'aimerais montrer en quoi le rapport entre l'expérience de foi et l'engagement social (au sens large) est *constitutif* de la vie chrétienne. La « diaconie » manifeste précisément cette dimension *théologale* de l'action solidaire. Elle indique aussi que l'incarnation de la charité concerne *toutes* les relations sociales, et pas seulement l'attention aux plus pauvres, même si cette dernière reste essentielle et prioritaire. Par ailleurs, j'aimerais montrer que ce lien intime entre expérience de foi et engagement social n'est pas seulement un lieu d'*unification* de la personne dans son itinéraire personnel de foi mais aussi un lieu d'unification et de constitution des communautés chrétiennes elles-mêmes. La diaconie est bien un *pilier central* de l'Eglise, une fonction fédératrice essentielle de la communauté des disciples du Christ dans sa mission au sein du monde.

Plutôt de faire appel à des analyses théologiques issues de la littérature, j'appuierai mon propos sur l'analyse de nombreux témoins de foi, témoignages recueillis au cours d'un séminaire de recherche et d'études existant au Centre Sèvres depuis 2001[2]. Je voudrais montrer en quoi l'analyse des témoignages recueillis met en évidence des types singuliers d'*expérience spirituelle* qui manifestent quatre visages différents et complémentaires de Dieu. J'espère fournir ainsi une petite grammaire (inchoative et incomplète sans doute) pour relire les expériences dont vous pouvez être les témoins ou que vous pouvez être appelés à vivre. J'indiquerai également au fur et à mesure quelques convictions théologiques pour nourrir la démarche de Diaconia 2013. Dans ma conclusion, je reviendrai sur la question de savoir en quoi ce service diaconal est spécifique de la foi chrétienne, tout en restant accessible à tout homme.

[2] Séminaire animé en commun avec Bertrand Cassaigne, sj du CERAS, intitulé : « Quand la foi est sociale : un lieu théologique ».

Pour indiquer en quoi la vocation diaconale de l'Eglise est essentielle pour sa vie et sa mission, considérons donc quatre manières de comprendre la relation entre engagement social et expérience de foi, à travers quatre témoignages. Chaque type de témoignage manifeste plus particulièrement un visage spécifique de Dieu.

1) L'engagement social ou diaconal comme conséquence de la foi. Dieu se manifeste comme Dieu de l'Alliance qui donne une Loi de vie pour la vie.

Une première manière de comprendre la relation entre foi et engagement social insiste sur l'engagement comme *conséquence* de la foi. Au sein de l'expérience chrétienne, croire au Dieu de Jésus-Christ implique de mettre en œuvre un certain nombre d'attitudes, de comportements, de valeurs que la fréquentation de l'Evangile et de l'Eglise façonne peu à peu. Il s'agit d'une insistance sur une vision plutôt *déductive* de la foi vers l'action, ou encore d'une prise en compte de la dimension *éthique* de la foi. Une telle dimension éthique de la foi qui à la fois met en œuvre et vérifie l'authenticité de l'adhésion au Christ a bien été mise en évidence par le discours social de l'Eglise, depuis la première encyclique sociale du Pape Léon XIII en 1891 jusqu'à celle toute récente de Benoît XVI sur « la charité dans la vérité » (2009). Ce dernier déclare au tout début de son encyclique : « L'amour dans la vérité (*Caritas in veritate*), dont Jésus s'est fait le témoin dans sa vie terrestre et surtout par sa mort et sa résurrection, est la force dynamique essentielle du vrai développement de chaque personne et de l'humanité tout entière. L'amour – « *caritas* » – est une force extraordinaire qui pousse les personnes à s'engager avec courage et générosité dans le domaine de la justice et de la paix. » (*CV*, n°1). L'adhésion au Christ a donc une implication sociale évidente dans la recherche de la justice, le souci des personnes, et la visée du bien commun (cf. *CV*, n°6). La charité vécue en Dieu devient concrète par des orientations de la vie morale. La foi « *pousse* » à l'agir pour le respect de la dignité des personnes, pour la justice et la vérité, contre les injustices et le mensonge. Comme le souligne Jésus dans le sermon sur la montagne : « Ce n'est pas en me disant : Seigneur, Seigneur, qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 7, 21).

Ainsi Pierre, marié et père de 5 enfants, est aujourd'hui retraité. Après une longue carrière de responsable des ressources humaines dans une grande entreprise, il s'occupe désormais d'une entreprise d'insertion et a choisi d'habiter une ville nouvelle dans un quartier populaire. Dans son itinéraire de professionnel et de chrétien, il décrit d'abord son malaise ressenti dans les tensions vécues au sein de l'entreprise. *« Un directeur des ressources humaines, dit-il, il n'a pas voix au chapitre en général, il se fait avoir par le directeur financier, le directeur commercial, et son poids même grandissant d'année en année n'était pas suffisant pour faire bouger les grands paquebots que sont les grosses entreprises. C'est parfois une voix qui crie dans le désert : « Attention, n'oubliez pas les hommes » » ! J'ai donc fait des centaines de licenciements, plusieurs vagues. C'était une épreuve, un malaise sérieux. »*

Des tensions apparaissent qui mettent à mal l'idéal de vie. Il décrit à la fois son « malaise » parfois ressenti durement, mais déclare en même temps qu'il s'agit d'un « champ d'action privilégié ». Ce sont les écarts ressentis au sein de l'entreprise qui posent problème : les grandes inégalités de salaires entre les catégories de personnel, les licenciements à faire, les affrontements avec les syndicats --dont certains d'inspiration chrétienne, le fait de ne pas se comprendre, le contraste ressenti en Afrique entre le confort, voire le luxe, des expatriés et la pauvreté des habitants. « *Il y avait une certaine culpabilité, on cherchait à se rattraper* ». Les valeurs de l'Evangile ont du mal à

s'appliquer, du moins sont-elles en butte avec la logique économique et la réalité de l'entreprise faite de conflits, de rapports de force, d'inégalités.

Mais il dit aussi en quoi cet engagement professionnel peut être un lieu d'action et de dépassement pour le chrétien. « *Un directeur de ressources humaines qui a envie de se « défoncer » un peu pour les personnes a un champ d'action formidable ».* Les difficultés sont aussi le lieu d'action possible : « *se donner à fond pour les personnes* », « *développer la formation* », « *utiliser son pouvoir dans la gestion des plans sociaux », « se battre pour les gens, tout faire pour le reclassement »*. Au sein des contraintes fortes, une place se découvre pour exprimer ce qui donne sens à l'action dans le souci des personnes, l'effort pour développer les potentialités de chacun, l'attention aux plus fragiles (les plus de 50 ans, les sans formation, les personnes licenciées, etc.). « *Je n'ai jamais licencié quelqu'un qui avait plus de cinquante ans, je l'ai refusé systématiquement, contre tous les directeurs ».* C'est aussi la satisfaction de mettre son talent et son énergie au service d'un meilleur fonctionnement de l'usine et donc de meilleures relations humaines. Il raconte ainsi comment il a mis en place un programme de formation des cadres qui a permis de changer radicalement les relations sociales. Pour lui, des petits pas sont accomplis pour améliorer les conditions de travail, faire que « les gens soient mieux » qui témoignent que l'entreprise peut être un champ d'action pour qui veut incarner sa foi.

Dans la suite de son témoignage, Pierre parle aussi de sa famille, de sa communauté chrétienne, de son sens du service comme autant de lieux importants d'engagement. Dans ces différents aspects et au-delà de la gestion technique des hommes, il s'agit pour lui de se mettre au service de la richesse de la personne humaine et plus récemment d'être particulièrement attentif à ceux qui sont exclus. Pour lui la foi est surtout ressentie comme une expérience communautaire. La famille en est un paradigme essentiel et le signe d'un amour fécond. *« C'est dans une communauté que se passent les choses : la famille, l'église, le groupe ACI, CCFD, il y a un besoin de dire sa vie avec les autres »*. Plus que les dévotions individuelles, c'est un peuple en marche qui indique la foi. La liturgie et le chant qu'il aime animer à la messe sont pour lui l'occasion de cette expérience heureuse d'un peuple rassemblé qui aspire au bonheur des Béatitudes. L'Eglise est un soutien essentiel de cet engagement. Elle naît et se ressource aussi de ce partage sur l'Evangile vécu dans la vie.

D'autres témoignages pourraient être mis en relation avec celui de Pierre. Notamment ceux de chrétiens qui ont hérité d'une forte culture chrétienne dès l'enfance (qui ont « plongé dans la marmite petit », comme dit l'un d'eux) et qui se sont efforcés de traduire cette foi en acte au sein de la société, dans leur travail, leur famille, leur solidarité avec des petits. L'action catholique a aidé beaucoup d'entre eux à vivre cet engagement en Eglise à la lumière de l'Evangile. *« Le christianisme n'est pas simplement une foi personnelle, cela se traduit, cela rayonne en termes de comportement social, de lecture sociale de la société. On, ne peut pas rester indifférent »,* dit André, élu local et parlementaire qui « essaye de vivre chrétiennement » sa fonction, qui « essaye de traduire » ses convictions dans l'action concrète.

Dans ce type d'expérience spirituelle, il s'agit comme dit *Gaudium et Spes* de projeter la « lumière de l'Evangile » sur les réalités de ce temps. La relation entre foi et engagement se comprend dès lors comme l'action de discerner au sein de la réalité présente ce qui est cohérent ou non avec l'Evangile du Christ et le message dont il est porteur. Cet Evangile est une loi de vie, à la fois pour chacun et pour la vie des hommes entre eux. C'est pourquoi il a des effets sociaux. L'inspiration évangélique peut aider à résoudre les questions de la vie en commun de tous, soit en suscitant des attitudes et des normes de vie, soit en dénonçant des situations d'injustice, comme on le voit pour Pierre et André. Le Dieu qui se donne à voir dans ce type d'expérience est le Dieu de l'Alliance qui fait de l'homme son partenaire et donne une loi de vie, pour la vie du monde. Il y a dès lors une certaine insistance sur l'exigence pour le chrétien de se conformer aux commandements de Dieu, et aux valeurs de l'Evangile. Le risque existe cependant de faire de l'Evangile une simple morale, et d'en

rester à une posture très volontaire de la part de celui qui veut transmettre et incarner cet Evangile dans une manière de vivre à la suite du Christ. Un autre danger serait aussi de faire de son action, un moyen de se justifier devant Dieu. Ce salut par les œuvres, n'est jamais complètement absent de nos esprits contemporains marqués par les idées de mérite, d'efficacité, ou de récompense. Mais aucun des témoignages n'en reste à cette assimilation entre foi et morale. C'est toujours le lieu d'une expérience de Dieu qui se dit.

2) L'action sociale comme lieu source, lieu natif de la foi où se manifeste un Dieu créateur qui fait naître et donne de faire naître.

Un deuxième type de témoignage met en évidence une deuxième manière de comprendre la relation entre foi et engagement, entre diaconie et Evangile. A la différence du premier modèle plutôt volontaire et déductif, qui insistait sur l'action du chrétien dans le monde mettant en œuvre une parole de vie, le deuxième modèle plus *inductif*, manifeste davantage un visage de Dieu comme *créateur* ou recréateur. Les témoins éprouvent l'expérience de recevoir la vie et le sens de leur action au cœur même des rencontres où ils sont engagés avec d'autres. Au sein de l'acte de croire, comme au sein des luttes et des épreuves vécues, une *passivité* est éprouvée qui révèle une source d'espérance, de vie, de joie. Dieu s'y manifeste comme un Dieu qui fait *naître*, donnant de faire naître à son tour. Cette manière de relier service et foi est la manifestation d'un Dieu qui au cours des rencontres faites et des épreuves surmontées se dévoile comme source de la vie et force originaire au sein de l'action. Dieu en quelque sorte est *avant* nous, il nous précède et suscite notre agir. Il est aussi Celui qui autorise la vie en faisant sortir de la confusion et de l'indifférencié. Si le modèle précédent était davantage d'inspiration matthéenne (avec son insistance sur le « faire »), c'est une perspective plus paulinienne qui s'impose ici ; celle d'une « vie nouvelle » donnée en Christ : « Baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés. Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rm 6,3-4). Mais cette vie nouvelle n'est pas acquise une fois pour toute, comme simple conséquence du baptême, elle se découvre par l'Esprit au fur et à mesure de la vie avec d'autres, dans le combat pour la vie.

Médecin de formation, Anne est une religieuse qui travaille dans plusieurs lieux d'accueil et d'écoute pour les jeunes et les parents dans une banlieue défavorisée. Après douze ans d'exercice de la médecine, elle entre dans une congrégation religieuse qui l'envoie en banlieue. Elle a pour mission d'inventer une forme de présence dans le domaine socio-médical qui puisse compléter l'action de la congrégation déjà présente dans le domaine éducatif. C'est ainsi qu'elle est amenée à créer un lieu d'écoute et d'accueil des jeunes en difficulté, puis un lieu d'écoute des parents et un espace ressource sur les questions de parentalité et adolescence. Son itinéraire montre une grande attention et docilité à ce qu'elle nomme elle-même l'Esprit à l'œuvre dans les rencontres et les événements qu'elle est amenée à vivre. Son engagement social est le fruit de son écoute dans la foi et elle ne cesse de dire qu'elle a appris des autres ce qui lui arrive. Ni la foi, ni l'engagement ne se vivent seuls.

« J'essaye d'écouter l'Esprit, de le suivre en permanence ». En décrivant la « genèse » ou la création des diverses structures qu'elle fonde, elle insiste sur cette dimension de passivité, d'avènement presque à ses dépens, poussée par les événements et les rencontres : *« Tout à coup pour moi, c'est une espèce de dévoilement de ce dans quoi je suis l'instrument, à travers cet outil des lieux d'accueil et d'écoute ». « Je chemine dans cette expérience, en apprenant des autres à voir le bien qui se fait, les relations humaines qui se tissent »*. Toute son activité en somme consiste à

adhérer au travail de Dieu déjà à l'œuvre dans le monde : *« Beaucoup de gens m'ont fait comprendre le sens de ce que nous faisons, dans quoi j'étais, comment j'étais finalement un instrument au service de quelque chose qui me dépassait, ce que j'appelle le Royaume de Dieu et que les autres n'appellent pas comme cela ». « La vie apostolique, c'est la contemplation dans l'action. Ma spiritualité me permet d'agir… Je le vois et je le vis tous les jours, Dieu agit dans le monde. Pour moi c'est une évidence, on peut collaborer à ce travail. Et c'est cela que je fais quand je parle du Royaume, de la paix. C'est cela que je vois se faire à travers moi, plutôt que c'est moi qui le fait. Non ce n'est pas moi qui le fait »*. Cette manière de comprendre son action dans le monde oriente tout le fil de son témoignage. Il s'y vit comme une fermentation ou l'éclosion d'une idée commune dans la rencontre des « bonnes volontés ». Ainsi le « Royaume de Dieu est à l'œuvre » avec tous.

Une telle germination du Royaume à l'œuvre, parce qu'elle est attentive à en relire le sens, lui fait comprendre aussi après coup le sens de sa vie religieuse et de la Parole de Dieu qu'elle aime depuis longtemps. L'expérience souvent rude, mais aussi heureuse, de l'écoute des jeunes est particulièrement significative : elle lui fait comprendre à nouveau frais la Parole de Dieu. « Dieu créa l'homme à son image », par exemple. Elle découvre que cela veut dire que « cette image est inaltérable », car elle réalise que « *même les jeunes les plus abimés sont capables de vérité et d'agir selon des valeurs* ». Cette Parole est aussi ce qui lui permet de réinterpréter son histoire en faisant le lien entre son désir premier de soigner, son goût pour la Parole de Dieu et son engagement actuel : *« Maintenant je commence à comprendre. C'est la question de la Parole, je crois. Etre passionné de la Bible depuis l'âge de 10 ans, cela a quelque chose à voir avec un lieu d'accueil et d'écoute. Etre médecin aussi. Car il n'y a pas loin entre un médecin et un éducateur. Et puis si mon idée de la vie religieuse, c'était la vie contemplative, je suis de plus en plus émerveillée et passionnée de voir combien Dieu agit dans le monde. Pouvoir agir avec Lui, c'est fantastique »*. Anne voulait lutter contre le mal, être pédiatre, soigner les enfants. Elle est désormais dans une vie apostolique au service des jeunes : « Là aussi c'est un combat ».

Une autre caractéristique de cette découverte d'un Dieu donateur de vie qui apparaît dans les témoignages, se traduit par l'expérience de *donner la vie* à son tour. Si Dieu donne et se donne lui-même, en faisant éprouver la foi comme naissance à soi-même et récupération de son identité propre, il se découvre aussi comme Celui qui communique à l'homme son pouvoir de faire naître. Dieu crée l'homme créateur. La passivité fondamentale éprouvée dans la reconnaissance du don de la vie (cette « docilité à l'Esprit » décrite par Anne) n'apparaît alors que comme l'une des faces d'un grand mouvement de communication. Les témoins se comprennent à leur tour comme donateurs de vie, lieux de passage du flux de la vie. Ainsi Anne comme éducatrice décrit comment elle fait la découverte soudaine et inattendue de sa « maternité » à l'égard de certains jeunes et parle de « vrais enfantements ». Sa « collaboration » à l'œuvre de Dieu est finalement une mise au monde de ceux qu'elle écoute. Le travail de la parole dans sa force de discernement du bien et du mal « engendre » les jeunes à la vérité de leur histoire. C'est une écoute et une parole qui engendrent à la vie. En même temps elle dit soigner en désirant que le médecin s'efface : *« Pour moi la maternité, c'est aussi laisser aller. Il s'agit que l'autre vive, il s'agit qu'il parte ».* La force créatrice manifeste ici sa dimension de séparation et de sortie de la confusion pour faire la vérité qui rend à la vie. On pense à cette phrase de l'Evangile de Jean : « Mon Père est à l'œuvre jusqu'à présent, et j'œuvre moi aussi » (Jn 5,17) et aussi : « La vérité vous rendra libre » (Jn, 8,32)

De manières diverses, mais significatives selon les témoignages, ce type d'expérience spirituelle rend les personnes plus sensibles à la dimension *originaire* de la foi et de l'action. Dans le vocabulaire et les images qu'ils utilisent, ils mettent en valeur l'expérience du « don reçu », de la « gratuité », de la « naissance », de « l'inattendu » qui surgit de la traversée des épreuves, de la rencontre des pauvres, et où se révèle de manière nouvelle la « proximité » de Dieu. Dieu se fait le proche et son Règne arrive parce qu'il était déjà celui qui est à l'origine et qui ne cesse de faire naître.

3) Le service des hommes comme réponse à un appel et l'attente d'un salut où Dieu se révèle comme sauveur, Dieu de l'avenir et de la promesse.

Une troisième manière de vivre l'articulation entre foi et engagement dans l'action se manifeste au sein d'une expérience spirituelle où Dieu se révèle comme Celui qui *appelle* et qui par sa promesse de *salut* ouvre un *avenir* possible. Si le modèle précédant insistait sur l'expérience originaire de la foi, sa découverte d'un Dieu créateur qui nous précède depuis toujours et nous fait naître, c'est la dimension du *futur* et de *destination* de l'existence humaine inspirée par la foi qui sert de point de repère au modèle et à l'action présentes. Cette dimension n'est bien sûr pas absente des autres manières de comprendre le lien entre foi et engagement mais, comme pour les autres types d'expérience, c'est l'insistance et la centralité d'une dimension particulière, en l'occurrence cette visée de la foi, sa perspective ultime qui spécifie ce type de témoignage. En vérité une telle révélation de Dieu comprend plusieurs éléments liés ensemble. Si Dieu ouvre une perspective d'avenir et en quelque sorte appelle depuis cet avenir, c'est aussi parce qu'il promet à l'humanité un salut qu'il a *déjà réalisé* en Jésus-Christ. Le Dieu qui *sauve* des contradictions de ce monde et de l'emprise du mal, ne peut être que Celui qui a *vaincu la mort*. L'homme, empêtré dans les conflits et les tensions de l'existence, qui s'interroge sur l'avenir de sa situation finie et pécheresse, est invité à porter son regard vers la croix et la résurrection du Christ. Cette tension du salut porte vers l'avenir promis. La consistance de l'action ne peut en être indemne.

Ainsi en est-il du témoignage de Michel, marié, père de quatre enfants, et haut fonctionnaire dans les institutions de la sécurité sociale. Son itinéraire professionnel comme son chemin de foi sont marqués de multiples crises et étapes : il redécouvre la foi lors de ses études et son métier actuel n'est pas celui qui correspond à sa formation d'ingénieur de départ. Mais il faut noter un fait remarquable dans son propos (qu'on retrouve dans beaucoup de témoignages) : c'est l'aller et retour permanent qu'il opère entre les expériences de la vie et l'intelligence qu'en donne la vie spirituelle qui unifie peu à peu sa vie et donne cohésion à son récit. Si la foi donne sens à ce qui est vécu parfois douloureusement c'est aussi les événements inattendus, la solidarité éprouvée avec les fragiles qui éclaire la foi en Dieu d'un jour nouveau. La vocation du service des frères est vécue à la fois comme conséquence de la foi et une source de renouvellement de la foi. La diaconie s'éprouve intimement liée à l'expérience d'un Dieu qui *vient*.

Alors qu'il est devenu chercheur scientifique, il connaît en 1987 l'épreuve douloureuse de la naissance de son fils gravement handicapé mental. L'enfant subit une opération chirurgicale exceptionnelle qui le sauve et lui permet une vie de famille. L'expérience faite par Michel à cette occasion l'invite à changer d'orientation professionnelle pour se consacrer à la solidarité. On pourrait dire que la vie de Michel a été mise en crise permanente : il parle d'une « *vie pleine de tension* » entre vie de foi et vie active, d'une vie religieuse à la fois faite de « *stabilité et d'instabilité* ». Michel montre une permanente attention à chercher l'attitude juste qui ne se satisfait pas des acquis: on pourrait dire qu'il est à la suite de St Paul « tendu vers le but à atteindre ». Il s'agit de se « fixer des caps » et d'accueillir la « radicalité » de l'Evangile, de « *rechercher l'attention aux pauvres, être pauvre soi-même et être avec les pauvres* ». Pour lui, « *l'entrée dans le social se fait par les failles et les blessures* ». Les chocs reçus et les épreuves vécues ont suscité une réflexion et motivé ses choix. Le soin apporté à son fils lui fait « toucher » ce qu'est la solidarité comme une expérience de « foi tactile » : « *Avec mon numéro de la Sécu à 13 chiffres, un dossier ordinaire, sans aucun piston, j'ai eu ce qu'il y a de meilleur pour soigner mon fils ». « J'ai eu ce sentiment toujours tangible de la solidarité, de la solidarité financière, opaque, aveugle parce que tous mes concitoyens avaient payé une opération très lourde pour sauver un petit bout de rien du tout sans en avoir conscience…C'était par*

la Sécu que cet enfant avait droit à une vie qui valait la peine d'être vécue. Là, on a touché, mesuré ce que signifiait un système de solidarité collective. Tout autre chose est l'image de la Sécu avec ses bordereaux, ses feuilles de remboursement…. ». Et il ajoute : « *en commentant l'apparition du Christ à Thomas, après la Résurrection : 'avance ici, mets la main dans mon coté…', quelqu'un disait : 'la foi, c'est tactile, c'est de toucher…la foi, ce n'est pas de l'ordre de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, mais de l'ordre de ce qu'on touche.' On n'a pas fini de creuser cette réflexion que je trouve très stimulante, je pense que l'engagement social aussi, c'est de l'ordre du toucher, on y rentre par ce par quoi on a été vraiment, physiquement touché* ».

Dans l'événement de la naissance et de l'opération de son fils, Michel interprète l'expérience concrète de la solidarité comme une expérience spirituelle qui lui fait toucher du doigt une réalité de Dieu inconnue et cachée jusqu'alors. Il évoque la concomitance d'une révolte, et d'une acceptation. « *Je veux que d'autres soient accompagnés comme je l'ai été, et ne subissent pas les difficultés que j'ai pu rencontrer. Et dans le même mouvement, il y a une notion d'acceptation identitaire : je suis au coude à coude avec ceux qui, comme moi, ont vécu cela, et je me laisse marquer par cet événement* ».

Au plan des représentations de Dieu, ce changement se manifeste par la découverte d'un Dieu « *ontologiquement pauvre* ». « *Dieu est là, il est comme ça, pauvre ». La foi naît ainsi de « la reconnaissance des failles, dans le fait d'aimer* ». L'évangile du jugement dernier en Mt 25 où Jésus se révèle après coup comme celui qui été l'objet des soins reçus par les autres, lui sert de ressource pour comprendre à neuf que Dieu est pauvre et que « *c'est par des brèches de ce genre que je vois Dieu pauvre* ». La toute-puissance de l'amour est une puissance de faiblesse et de dénuement. On pense à la kénose du Christ et sa mort sur la croix. Pour Michel, il s'agit aussi, face à la maladie de « *se libérer d'une image de Dieu thaumaturge, de convertir l'image de la toute-puissance* ». Il s'agit d'une déprise de fond, afin de retrouver une image du Père, qui comme le père de la parabole est en attente de son fils (cf. Lc 15).

Pour les témoins qui vivent ce type d'expérience, et selon des modalités diverses, la vie chrétienne ne fait pas échapper aux tensions de la vie humaine. Bien au contraire, elle invite à y demeurer, elle en suscite même de nouvelles. Dans ces parcours, l'expression d'une solidarité s'exprime avec l'angoisse, les contradictions ou les souffrances du monde en attente de salut. Il s'agit d'être présent sur le lieu des blessures qui ont conduit à être présent dans le champ social (comme le dit Michel), de ne pas fuir les lieux de tension et de contradiction dans l'entreprise (pour un autre témoin), ou encore pour un autre d'éprouver la réalité difficile des jeunes, des familles, des exclus. L'enjeu de crédibilité de la foi est perçu : comment répondre aux angoisses du monde (la diversité, la compétition, le sens), dans l'espérance d'une réconciliation qui n'est pas encore acquise mais qui toujours est en devenir. Le vocabulaire employé est significatif d'une visée de la foi, une tension vers l'avant qui cherche, en posant des « choix », une réponse à « l'appel » entendu, en donnant du « sens » à ce qui est vécu. Le vocabulaire est aussi celui des « blessures », des « incapacités », ou de l'« incompréhension » qui manifeste une relative impuissance alliée à la confiance en un Dieu qui reste énigme et mystère. Mais cette double expérience, celle d'une visée et celle d'une passivité au cœur des tensions de la vie, est l'occasion de découvrir un visage de Dieu qui sauve et appelle depuis l'avenir. Le visage de Dieu qui se donne à voir au sein des itinéraires porte la trace de *l'ultime*, de la fin attendue de l'histoire. L'action diaconale est placée sous l'horizon de l'attente *eschatologique* du Royaume.

4) L'engagement diaconal comme lieu de manifestation de la présence de Dieu dans l'histoire et dans nos combats pour la justice et la vérité.

Une dernière manière de vivre l'articulation entre la foi et l'engagement dans l'action se vit au travers d'une expérience spirituelle où Dieu se manifeste comme Celui qui *accompagne* les hommes au sein de leurs *combats*, de leur recherche de plus de justice, de vérité et de paix. Bien que divers visages de Dieu se montrent dans chaque itinéraire, ce n'est pas d'abord l'image d'un Dieu créateur ou encore celle d'un Dieu qui appelle et tire vers l'avenir qui dominent ce type de témoignage mais l'expérience faite au cœur de l'histoire d'une *présence* mystérieuse qui se manifeste lorsque les hommes décident de prendre en main leur destin et veulent l'humaniser. Dieu se révèle comme celui qui *écoute*, qui est *proche* de ceux qui éprouvent les combats pour la vie. De même que les Prophètes de l'ancien Testament dénonçaient l'hypocrisie d'un culte qui cohabite avec l'exploitation du pauvre et justifie l'injustice, Jésus par ses gestes, ses actes et ses paroles de guérison et de pardon, montre l'unité foncière entre la recherche de la justice entre les hommes et la relation véritable avec le Dieu sauveur. Les disciples en posant des gestes semblables à ceux du Christ, manifestent cette présence mystérieuse de Dieu qui se révèle dans *l'incognito* des rencontres lorsque le pauvre est secouru, l'étranger accueilli, le malade ou le prisonnier visité, l'affamé nourri (cf. Mt 25, 31-46).

Bien des témoignages pourraient être convoqués ici pour montrer cette expérience. C'est le cas notamment de Micheline, cette directrice d'école, militante d'ACO, qui dans son itinéraire de foi découvre peu à peu la gratuité et la fécondité de l'engagement pour la justice du Royaume. Alors qu'elle a été élevée dans une religion traditionnelle du rite et du mérite, où il s'agissait de faire des bonnes actions pour « gagner le paradis » et « s'assurer le salut », elle fait progressivement la découverte, grâce notamment aux équipes de vie, qu'elle est invitée à vivre une adhésion personnelle au Christ et à essayer de vivre son message d'amour qui parle de respect de tous, de prise en compte des petits, pour plus de justice et de fraternité. Et ceci de manière gratuite, sans calcul, sans attente d'un salut qui de toute façon vient d'un Autre. Mais dans ses nombreux engagements (pour une école de qualité pour les enfants en difficulté, dans l'association de parents d'élèves, dans le syndicat, dans la vie du quartier), sa foi est aussi bousculée et nourrie.

Ce sont d'abord des combats qui sont à mener, pas seulement contre des situations injustes, mais aussi contre le découragement, pour ne pas accepter une situation insupportable, pour chercher des solutions apparemment impossibles. Ainsi lui a-t-il fallu demander à ce qu'un collègue enseignant soit déplacé à cause de son alcoolisme tout en cherchant à respecter à la fois cet enseignant et les enfants. En même temps, elle expérimente la découverte d'un Dieu présent, au-delà de la communauté des croyants, au cœur des luttes et des rencontres, là où sont présentes la générosité des personnes, la solidarité, le souci du faible. Elle admire la délicatesse et la générosité des agentes techniques de l'école maternelle qui décident de nourrir en secret une famille démunie, en attendant qu'elle retrouve un logement. Ce sont pour Micheline à la fois des expériences de libération et de gratuité. Vivre l'amour est libérateur car « *il fait appel au meilleur de nous-mêmes* » et permet de donner le meilleur de soi. « *Il aide à grandir dans notre condition d'hommes libres, solidaires au service des autres* ». En même temps, ce qui est donné gratuitement, sans attente de retour ou de reconnaissance est l'occasion d'expérimenter un don plus grand encore que ce qui est donné. Sérénité, plénitude, joies accompagnent ces expériences de la vie de l'Evangile.

Surtout ces expériences manifestent une dimension collective de la vie de l'Evangile, où Dieu se manifeste dans l'entre-deux des rencontres, dans la reconnaissance faite après-coup d'une force qui anime, d'une joie qui surprend, d'une communion qui dépasse les différences. *« Dans certains temps forts, j'ai l'impression de vivre des parcelles du Royaume de Dieu ou du moins une esquisse de cela. Ce sont par exemple les moments où nous sommes tous en phase à l'occasion d'une action syndicale, ou*

bien dans une fête. Quand on est tous là, sur la même longueur d'onde autour de valeurs importantes qui me parlent de l'Evangile. Ce peut être fugace, mais il y a des moments où on se sent en pleine sérénité, où on vit des moments de plénitude avec d'autres ». Et elle précise « *S'il fallait donner un exemple, je citerais la dernière fête de l'école ! Ce fut un moment extraordinaire ! Tout le monde avait conscience que c'était la dernière fête de l'école puisque l'école allait être fermée et c'était pour moi une dernière fête, puisque j'allais partir à la retraite. Nous étions quelque 200 adultes, une centaine de jeunes, et 200 ou 300 enfants. C'était vraiment la fête de tout le quartier, de deux heures de l'après-midi à onze heures du soir. Beaucoup ont pris la parole, beaucoup ont pu témoigner, parler de la façon dont ils avaient vécu l'école, et de ce qu'ils ressentaient à la veille de cette fermeture, de cette destruction. Il y avait de l'émotion, de la peine et une colère sourde parfois. Mais elle a été mise en veilleuse pour participer tous à un moment de joie… Je ne sais pas ce que c'est que le royaume de Dieu mais cette communion -parce qu'il y avait une réelle communion au delà des divergences et des différences-, cette communion m'a évoqué le royaume de Dieu »*.

La foi de Micheline se vit ainsi dans la perspective d'un Royaume dont l'accès n'est plus l'objet d'une conquête (comme dans la préoccupation du salut qui colorait sa jeunesse) mais qui se découvre et se reçoit avec les autres quand un Amour est à l'œuvre : la dignité des petits est reconnue, une solidarité est vécue au-delà des épreuves et fait tenir debout les fragiles, leur parole est source de partage, une joie qui déborde témoigne de cet essentiel qui donne sens à leur rencontre. Dans le même temps, c'est le visage du Christ qui se manifeste à cette occasion. Christ qui se révèle dans l'attention des enfants, dans la générosité des pauvres, dans l'action des militants œuvrant pour plus de respect et d'amour. Christ qui chemine avec nous sur les chemins de l'histoire et des combats pour la vie. « *Il y a parmi nous Quelqu'un que nous ne connaissons pas* ».

Un autre témoignage pourrait être évoqué pour manifester une expérience semblable mais dans un tout autre contexte, celui de Catherine qui est aumônier de prison. Je ne retiens que deux événements de son récit, par ailleurs très riche et dense, qui manifestent un passage d'une relation toute individuelle au Christ à la découverte d'un Dieu Trinité qui est relation et dont la présence se manifeste au cœur du souci des relations humaines.

Catherine a connu une forte conversion à l'âge de 34 ans qui l'a amené deux ans plus tard à entrer dans la vie religieuse. Or dans les premiers temps, la dimension sociale semble absente de sa foi tant la relation directe avec Dieu l'emporte sur toute autre considération. Comme elle le dit, Dieu était resté « une affaire extrêmement privée », un « cœur à cœur où les autres n'avaient pas grand-chose à voir ». Le premier épisode qui la bouscule se passe en Amérique latine alors que sa congrégation l'a envoyé faire un stage dans une région pauvre. Une nuit, alors qu'elle dort dans un hangar, en compagnie des familles de coupeurs de canne à sucre, elle prend soudain conscience que Dieu est là au milieu d'eux, concerné par ce peuple. « *Je réalise que Dieu est impliqué dans l'histoire de l'humanité » et « que j'ai suivi quelqu'un (elle souligne ce mot) qui était concerné par l'histoire des hommes »*. Dieu n'est plus seulement Celui qui a fait irruption dans sa vie pour donner sens et fécondité à son existence, mais se découvre comme Celui qui « *n'a renié aucun élément de sa création* », et qui est mystérieusement présent à ce « *cloaque humain* », à « *ce lieu abandonné des hommes* ».

Mais un deuxième épisode vécu dans la relation avec les détenus achève de transformer sa manière de croire. Un jour un détenu lui demande : *« Je n'ose pas parler en direct à Dieu. Est-ce que vous pouvez lui dire de ma part un certain nombre de choses. Je voudrais que vous lui disiez que je ne suis pas digne de lui parler, mais que j'aimerais qu'il m'écoute un jour, qu'il me pardonne. Est-ce que vous pouvez faire cela pour moi ? Bien évidemment je l'ai fait. Quand je l'ai revu 8 jours plus tard, je lui ai dit : j'ai parlé à Dieu de vous. Je ne comprenais pas bien ce qu'était ce mouvement. Je me disais, c'est*

de l'intercession, oui, et en même temps ce n'est pas que ça. C'est comme si pour parler à Dieu, que ce soit lui ou moi, on avait forcément besoin des autres, que ce n'est pas seulement un cœur à cœur. C'est comme si finalement ma relation à Dieu, pour qu'elle se construise et me construise, pour qu'elle me fasse grandir et vivre, elle devait nécessairement passer aussi par les autres. Je ne sais pas ce que les autres disent à Dieu de moi ou en pensant à moi. J'ai pris conscience de cela ce jour-là et ça a donné une dimension à ma foi tout à fait différente. Je crois être définitivement sortie de cette espèce de relation « mon Jésus et moi », comme au début. ». Catherine découvre ainsi la nécessaire relation triangulaire, qu'elle nomme une Trinité, entre elle, Dieu et les autres. Depuis, elle donne des rendez-vous à 23h. Lorsque le film à la télé est fini, 23h est l'heure où elle prie pour les détenus et elle les invite à prier en même temps qu'elle. Elle dit : *« maintenant à 23 h, il y a du monde dans ma prière. On s'adresse ensemble à Dieu, comme si on avait besoin d'être ensemble pour lui parler, lui présenter, à ce Dieu, une humanité communément souffrante »*.

Bien plus, elle découvre que les détenus en fait la portent dans la foi. A un moment où elle se sent découragée, presque désespérée face à une humanité trop lourde à porter, un détenu lui dit qu'en la voyant et en voyant sa foi il se dit qu'il n'a pas le droit de désespérer. Paradoxe de la solidarité dans la foi : chacun se sent porté par l'autre, au moment même où il risque de tomber. L'épisode du paralytique porté par ses 4 compagnons à travers le toit de la maison lui revient alors en mémoire (cf. Mc 2). *« A ce moment-là, j'avais l'impression d'être sur la civière portée par les hommes, et lui il avait l'impression que c'était le contraire. »*

Mais cette relation trinitaire ne saurait s'enfermer à nouveau dans une relation interpersonnelle. Un nouveau pas est franchi, lorsque Catherine met en évidence la dimension proprement citoyenne et « politique » au sens fort du terme, de ce lien : il s'agit de faire entrer ces hommes dans l'humanité commune en parlant d'eux à l'extérieur. *« Dieu et les hommes… il manque un maillon : c'est moi et la société. Si je reste dans ce cœur à cœur avec les détenus, je retombe dans le travers du début de ma conversion. C'est comme s'il y avait quelque chose qui devait recirculer. Comme dans ma relation à Dieu, dans ma relation à l'homme, il y a quelque chose qui doit être redistribué. »*. La cour d'assises, les rencontres avec les hommes politiques ou les évêques, sont des occasions pour Catherine de redistribuer quelque chose de ce qui s'est vécu avec eux. Parler d'eux permet de restaurer un lien social brisé, de les faire sortir de l'isolement, de renouer des liens humains. C'est, dit-elle, une expérience de « communion » avec l'humanité, c'est-à-dire une relation gratuite qui fait sortir la relation humaine de la « transaction du dominant-dominé », du donnant –donnant. Entrer en communion permet de dépasser la relation duelle du pouvoir et d'honorer la singularité de chacun tout en le liant à tous les autres.

Ainsi la foi est-elle vécue comme un lien de confiance qui à la fois porte et est porté par un autre, qui passe par lui. Elle possède aussi le caractère d'un chemin, d'un travail, d'un mouvement. « *J'ai l'impression que le chemin que mon humanité fait et le chemin que l'humanité des gens que je rencontre fait, elle se fait à cause ou grâce à la confiance ». « La foi met en mouvement. J'ai envie de dire : le mouvement met dans la foi »*. Ce mouvement de la foi se confirme avec la figure du Christ qui lui est associée : Jésus est Celui qui chemine à côté, qui accompagne, comme il le fait pour les compagnons d'Emmaüs (cf. Lc 24). Cette expérience est celle d'un Dieu incarné qui chemine à nos côtés, dans l'histoire des hommes.

Pour ce quatrième type d'expérience spirituelle, la dimension diaconale de la foi, n'est pas d'abord l'expression d'une loi de vie à incarner (premier type), ni la manifestation d'une dimension originaire de naissance (type 2) ou encore la visée vers un appel radical (type 3), mais l'expression d'un combat avec d'autres où se révèle dans le milieu de l'existence la présence mystérieuse de Dieu et l'émergence du Royaume de Dieu à l'œuvre. Entre origine et finalité, entre le don et la promesse, ces témoignages indiquent, dans le plein de la vie ordinaire, le chemin d'une difficile conciliation, la traversée à la fois douloureuse et joyeuse de la division, à la fois intérieure et entre les personnes. Le

vocabulaire est celui de l'être « avec », des combats et des réalisations « collectives » ou « communautaires ». Il ne s'agit pas tant de « terrain » qui enracine et féconde comme chez Anne ou de « caps » à se fixer vers un objectif radical, comme chez Michel, mais de percevoir l'Esprit à l'œuvre « dans » la famille, l'école, l'entreprise, le parti politique, la relation aux prisonniers, « dans » l'action commune et « entre » les personnes.

Conclusion

En conclusion, je voudrais insister sur un paradoxe. L'engagement social des chrétiens (ou leur service diaconal au nom de l'Evangile) tel qu'il apparaît dans l'analyse des témoignages recueillis, manifeste à la fois la *spécificité* et la nature de la mission de l'Eglise et en même temps il les ouvre à la dimension *universelle* de toute l'humanité. L'expérience vécue dans la rencontre des hommes lorsqu'il est habité par le souci des pauvres, la recherche de la justice, de la paix ou de la vérité, que ce soit dans une relation interpersonnelle ou dans les relations longues des médiations sociales, économiques ou politiques, est interprétée par les chrétiens comme un lieu central d'expression et de nourriture de leur foi au Dieu de Jésus-Christ. Que cette action solidaire soit ressentie comme une conséquence de la foi, ou comme une source de la foi ou comme manifestation d'un Royaume à l'œuvre ou encore comme vigilance d'un salut à venir, elle apparaît en tout cas comme faisant partie de leur fidélité au Christ. Si des visages différents de Dieu se donnent à voir, c'est bien dans la communauté des disciples du Christ qu'ils se reconnaissent.

L'un des éléments constant des témoignages est donc que le christianisme suscite des acteurs engagés dans la vie sociale et que cette action renforce leur foi. Quel que soit leur mode d'engagement, la foi leur apparaît comme un *moteur* de leur position d'acteur dans une association, une entreprise, un parti, une structure sociale. Héritiers de la foi ou convertis tardifs, le contact avec la tradition et l'expérience singulière chrétiennes fait d'eux des hommes et des femmes soucieux des autres et de leur bonheur, de leur dignité et de leur histoire. Cette dimension « déductive » de la foi vers l'action a une place variable selon les témoignages, mais elle n'est jamais absente. Cependant, comme l'indique par exemple l'expérience de Catherine avec les prisonniers, cette dimension n'est pas toujours première et elle peut être le résultat d'un chemin de conversion. Même lorsque la foi induit l'action comme une conséquence éthique héritée d'une tradition reçue, aucun récit n'en reste à cette première étape. L'expérience de foi évolue au fil des rencontres et des épreuves subies. Il faut donc dire que l'engagement social n'est pas simplement une conséquence éthique de la foi, mais bien une *dimension constitutive* de celle-ci. Le souci et la rencontre de l'autre dans la vie sociale, n'est pas un appendice d'ordre moral au fait d'appartenir à la communauté chrétienne, mais le creuset d'une révélation de Dieu et d'une authentification de l'expérience spirituelle. L'engagement dans la vie sociale, l'intérêt pour le bien commun ou la chose publique, la foi agissant par la charité œuvrant au cœur du monde font donc partie de l'être chrétien et de la constitution de l'Eglise. Comme dit Benoît XVI : « La charité n'est pas pour l'Église une sorte d'activité d'assistance sociale qu'on pourrait aussi laisser à d'autres, mais elle appartient à sa nature, elle est une expression de son essence elle-même, à laquelle elle ne peut renoncer » (*Deus Caritas Est*, 25)

D'un autre côté, cela signifie aussi que notre spiritualité et notre vie ecclésiale vérifie et oriente notre manière d'exercer cette charité. Il serait possible de développer une réflexion ecclésiologique à partir des témoignages, car leur action diaconale colore fortement leur découverte du sens de l'Eglise (une Eglise communion avec l'humanité souffrante et aimante, une Eglise de boiteux qui marchent portés par l'appel du Seigneur, une Eglise sacrement de l'avenir de l'humanité, etc.). Notons simplement que les ressources de la tradition ecclésiale sont indispensables à leur travail d'interprétation de ce qu'ils vivent (la parole de Dieu les éclaire, les groupes de partage les aide à relire leur vie, la liturgie,

les sacrements leur font découvrir des aspects collectifs inédits de leur expérience). En même temps, leur expérience des combats menés avec et pour les hommes, donnent une intelligence nouvelle à l'Ecriture et son annonce, tout comme elles font saisir à frais nouveaux le sens de la célébration liturgique et de la communion ecclésiale.

Mais si l'expérience vécue par les chrétiens engagés approfondit leur sens de la foi et de l'Eglise, et les amène à mieux saisir leur identité chrétienne, elle ne les isole pas pour autant des autres hommes. Au contraire, de manière paradoxale, c'est l'inverse que nous suggèrent les témoignages et parfois en l'affirmant de manière explicite. Ils insistent, en effet pour dire que ces attitudes et ces actions ne sont nullement le *privilège* des seuls chrétiens, voire qu'ils peuvent les rencontrer de manière plus vive chez des non-croyants. Par ailleurs, ils indiquent que leur itinéraire les amène à se sentir proche de *tout homme*, et à vivre une expérience qui rejoint de manière mystérieuse toute personne en son humanité. Dans leur expérience de rencontre des hommes telle qu'elle prend sens dans leur interprétation croyante, les témoins prétendent bien toucher à quelque chose d'universel, au sens de *fondamental* pour l'homme et donc pour le vivre ensemble des hommes. L'un d'eux, par exemple, déclare : « cette dynamique de l'appel » et de la rencontre qu'il a découverte dans l'accompagnement des pauvres, « cela fonde la société humaine ». Il ajoute que faire une place à l'autre, s'engager soi-même dans l'humilité, est une « dimension politique et citoyenne » de l'action qui en fait s'impose à chacun. Il y a une « logique gracieuse » (E. Grieu) qui s'oppose à la logique du monde et qui se découvre comme nécessaire au lien social. Ainsi l'Eglise, la communauté croyante rassemblée par la rencontre du Christ, apparaît-elle comme porteuse à son tour d'une promesse qui la dépasse. Elle est comme le sacrement, la mise au jour révélatrice de ce que l'humanité porte en elle comme capacité de solidarité, de bonté, de justice. Elle manifeste la communion possible, et touche à cette commune humanité qui aspire à être réconciliée.

A cette dimension universelle de solidarité profonde entre les hommes, correspond également une perception de la *détresse* commune de l'humanité à laquelle chacun participe et où chacun est rejoint. De leur fréquentation des personnes blessées, les témoins découvrent une humanité mise à nu dans sa fragilité comme dans sa beauté. La rencontre des souffrants leur fait prendre conscience de leur propre misère et de notre solidarité essentielle avec eux. « Je fais partie d'un peuple en marche, composé de boiteux, d'aveugles et de tordus… » tout comme Jésus disait : « Je ne suis pas venu pour les justes mais pour les pêcheurs ». Du coup l'Eglise change aussi de visage : d'une assemblée de personnes bien pensantes et pratiquantes, elle devient « un peuple de Dieu en marche », où chaque voix a son importance et où « chacun est responsable de l'autre », en frères et sœurs en Christ, au-delà des barrières apparentes.

Si en définitive la foi est sociale dans son essence même et qu'elle s'exprime à travers des mots et des expériences que la tradition chrétienne permet de vivre et de nommer, elle témoigne d'une réalité plus profonde. Dans la rencontre de l'autre et l'expérience de la présence du Christ qui s'y manifeste se donne à voir une vérité propre à tout homme. La spécificité de l'expérience chrétienne porte le regard au-delà de toute frontière. Elle invite à rejoindre en fraternité tout homme mystérieusement habité par la présence d'un Dieu Père qui ne cesse de vouloir s'offrir à l'humanité.